



Jean Duchêne

**SOUVENIRS
(1940-1945)**

X RESISTANCE

5, RUE DU HAMEAU
92190 MEUDON

AVERTISSEMENT

Depuis de nombreuses décennies certains de mes proches expriment de temps à autre devant moi le regret que je n'aie pas écrit de récit de mes années de guerre.

Or voici qu'en date du 29 mai 2001 plusieurs de mes camarades et moi avons reçu d'un maître de conférences en histoire contemporaine à l'Université Paul-Valéry de Montpellier, une lettre nous demandant notre participation à une recherche qu'il entreprenait sur les volontaires engagés dans les Forces françaises libres.

L'idée de départ de notre correspondant était que si l'histoire de la France libre et des FFL était aujourd'hui bien connue, en revanche, et curieusement, celle des soldats engagés dans ses rangs l'était beaucoup moins. Qui donc étaient ces jeunes volontaires ? nous disait-il dans sa lettre. Par quel cheminement avaient-ils été amenés à rompre avec leur existence et à rejoindre les FFL ? Quelle était leur vie quotidienne au sein de leur unité ? Comment avaient-ils vécu, de l'intérieur, l'épopée des FFL ?

Cette étude nous ayant semblé intéressante, et les références fournies par notre correspondant nous ayant paru convaincantes quant au sérieux et au caractère scientifique de son entreprise, nous avons décidé de répondre à son questionnaire, malgré l'important volume de celui-ci puisqu'il ne comportait pas moins de six parties regroupant un total de soixante-cinq questions.

En ce qui me concerne personnellement je me suis avisé que j'avais ainsi l'occasion de répondre au vœu de ma famille, pour peu que je m'exprime de façon assez détaillée, en allant même au delà des seules nécessités de l'enquête le cas échéant.

La structure même du questionnaire étant intéressante, j'ai choisi de le reproduire intégralement, même pour les questions ne me concernant que de très loin. J'y ai intercalé mes réponses auxquelles j'ai donné des développements très variables. On s'en rendra compte à l'examen des pages suivantes, dont j'espère qu'elles apporteront à ceux et à celles qui souhaiteront en entreprendre la lecture les informations qu'ils attendent.

Versailles, juin 2002

QUESTIONNAIRE FFL 2000

*Réponse de Jean DUCHENE
né le 28 décembre 1921 à Mayence (Armée du Rhin)*

I. PERSONNALITE

1. Dans quel type de famille êtes-vous né(e)?

Venez-vous d'un milieu particulièrement patriote? Engagé sur le plan politique? Très religieux? Ou plutôt indifférent à ces valeurs?

1. Je suis né dans une famille très patriote et très religieuse dans laquelle "on se faisait une certaine idée de la France". Mes deux grands-pères et mon père étaient officiers de carrière, mon grand-père paternel étant Saint-Cyrien, mon grand-père maternel polytechnicien et mon père, mort pour la France à Lille le 28 mai 1940, Saint-Cyrien comme son père.

2. Quel était votre niveau d'étude en 1940?

2. Mathématiques spéciales, sous-admissible à l'Ecole polytechnique au concours de mai/juin 1940. Je l'ignorais en quittant la France, le 21 juin 1940 ainsi qu'on le verra ci-dessous

3. Quel était votre lieu de résidence avant le conflit?

3. Dijon où mon père était en garnison comme chef de bataillon au 27^e régiment d'infanterie et où j'avais fait mon hypo-taupe en 38/39. Mais la taupe de Dijon ayant été fermée à la rentrée d'octobre 39, ainsi que toutes celles de Paris et de l'Est de la France, j'ai suivi la classe de Mathématiques Spéciales dans un taupe ouverte exceptionnellement à Bayonne. J'avais en effet dans cette ville une possibilité d'hébergement sur laquelle je reviendrai plus loin.

4. Etiez-vous marié(e) en 1940?

Aviez-vous des enfants?

4. Non

5. Quelle était votre sensibilité politique avant la guerre?

Etiez-vous membre d'un parti politique? D'un syndicat? D'une association?

5. Autant que je me souviens je n'avais pas de convictions politiques très formées à l'époque. J'étais resté dans la mouvance de ma famille et de ses relations, qui étaient de style traditionnel et conservateur mais non réactionnaire.

II. PETAIN ET DE GAULLE, VICHY ET LONDRES

6. Comment avez-vous ressenti la défaite?

Sur le moment, à quoi en avez-vous attribué la raison?

6. J'en ai accueilli la nouvelle avec une très grande tristesse, mais sans surprise étant donné l'évolution de la situation au cours des semaines précédentes, et sans en rechercher les causes précises.

7. En 1940-1941, quelle opinion aviez-vous de la Révolution nationale?

Que pensiez-vous des lois antisémites de Vichy?

De la suppression des partis politiques et des syndicats?

7. Ayant quitté la France le 21 juin 1940 je n'étais au courant de ce qui s'y passait que d'une façon très floue et globale.

8. A cette période, quel(s) sentiment(s) éprouviez-vous à l'égard du maréchal Pétain?

8. Je pensais qu'à l'inverse du général de Gaulle il avait fait le mauvais choix. Mon appréciation était sans nuance. Oui à de Gaulle, non à Pétain et voilà tout.

9. Quelle a été votre réaction après Mers-el Kébir?

Et après l'échec du débarquement gaulliste à Dakar?

9. Désarroi, incompréhension, inquiétudes quant à la suite, mais sans aucun regret d'avoir choisi le camp britannique.

10. Quand avez-vous entendu parler du général de Gaulle pour la première fois?

Par quel moyen?

Quel a été votre premier sentiment?

10. Je suis sûr de ne pas avoir entendu directement l'appel du 18 juin. En avais-je été mis au courant par mes camarades de la taupe de Bayonne où je me trouvais alors, ainsi que je l'ai indiqué ci-dessus ? je ne saurais le dire. Mon objectif du moment était de rallier l'Angleterre puisqu'elle continuait la lutte.

Pour pouvoir continuer à répondre à la présente question n° 10, je vais être amené à emprunter des éléments à ma réponse à la question n° 16, d'où une inversion de la chronologie. Etant parvenu à me rendre en Angleterre dès juin 40, comme on le verra plus loin, et me trouvant dans un hôpital des faubourgs de Londres où les Anglais avaient hébergé les jeunes français dans mon cas, un émissaire du général de Gaulle est venu nous y voir.

Sa visite a eu lieu quelques jours après notre arrivée dans l'hôpital en question. Cet émissaire, un officier français, nous a expliqué qu'une force militaire était en cours de constitution sous les ordres du général de Gaulle dont il nous a précisé les intentions et le projet. Voulions-nous rejoindre ce contingent ?

Je n'ai pas hésité un instant à répondre affirmativement car cela correspondait tout à fait à mes intentions en quittant la France, à la nuance près que je ferais la guerre dans une unité française et non dans une unité anglaise comme je l'avais imaginé. Mais l'ennemi n'était-il pas le même ? Cela seul comptait vraiment. Mon frère cadet, qui jusque là était avec moi ainsi qu'on le verra plus loin, a tenu le même raisonnement que son aîné.

C'est alors que mes camarades et moi avons été transférés de cet hôpital (était-ce celui de Fulham road ? je ne le sais plus trop) à l'Olympia. Quant à mon frère, né en octobre 1923, trop jeune pour s'engager dans l'immédiat, il fut envoyé temporairement, avec d'autres jeunes français de son âge, vers une sorte de camp de vacances encadré militairement au pays de Galles.

A partir de ce moment nos itinéraires ont divergé et nous ne nous sommes revus que de temps à autre, sauf pendant la période durant laquelle nous nous sommes retrouvés ensemble outre-mer. Cela dit nous étions bien au courant de ce que nous faisions chacun de notre côté, ayant l'un et l'autre la plume facile.

III. LES FRANÇAIS LIBRES

11. Avant votre engagement dans les FFL, avez-vous pris connaissance de tracts ?

Lisiez-vous des journaux clandestins ?

Écoutez-vous une radio clandestine ?

11. Non

12. Avant votre engagement, avez-vous fait des actes de résistance sur le sol français ?

12. Non

13. A quelle date précise avez-vous rejoint les FFL ?

13. Je suis arrivé en Angleterre le 23 juin 1940. Officiellement, mon engagement volontaire dans les F.F.L. a été daté du 1er juillet 1940, mais ma décision avait été prise quelques jours auparavant ainsi que je l'ai relaté ci-dessus.

J'ai été engagé comme canonnier de deuxième classe, sous le numéro matricule 51585. Pourquoi ce numéro à cinq chiffres ? Je n'en sais vraiment rien car nous n'étions que quelques centaines à l'époque. Plus significatif est le numéro de l'acte d'engagement que j'ai signé le 28 septembre 1940, alors que j'étais en réalité incorporé depuis près de trois mois. Cet acte porte le numéro 874. Sa signature ne constituait pour moi qu'une simple régularisation administrative.

14. Les raisons qui vont ont poussé à vous engager dans les FFL étaient-elles d'ordre

- politique? - idéologique? - patriotique? - matériel?

14. Patriotique. - autres (précisez)

15. Votre décision a-t-elle été prise sur un coup de tête ou après mûre réflexion?

Cette décision fut-elle facilitée ou au contraire freinée par votre famille, vos amis, votre entourage social (relations de travail, camarades de parti, église, ...)?

15. Ni l'un ni l'autre. Je dirais plutôt après une réflexion rapide, étant donné le tour qu'avaient pris les événements. Ma décision a été très nettement encouragée par ma famille. J'appartenais à une fratrie de six enfants dont les dates de naissance s'échelonnaient de 1921 à 1939. Ma mère qui, de Dijon, était venue se réfugier à Bayonne auprès du grand-oncle et de la grand-tante qui m'hébergeaient, a jugé que mon frère et moi faisons le bon choix.

Par contre elle a estimé que mon troisième frère, né en 1925 était trop jeune pour se lancer dans cette aventure. Celui-ci a donc eu très vite (et très jeune) une responsabilité particulièrement lourde étant donné la mort au champ d'honneur de mon père, ignorée de toute ma famille à cette date.

D'autre part le grand-oncle chez lequel j'étais hébergé, un Saint-Cyrien qui s'était illustré pendant la guerre de 14 et qui avait atteint, au terme d'une brillante carrière militaire, le grade de général de corps d'armée, a lui aussi vivement encouragé notre projet. Il en a même facilité la réalisation comme on le verra dans ma réponse à la question suivante.

Je pense utile de faire ici une digression en mentionnant qu'un des fils de ce grand-oncle, jeune officier de carrière, a plus tard tenté de rejoindre les F.F.L. en passant en Espagne par les Pyrénées. Il a hélas été trahi de façon ignoble par son passeur qui l'a livré à une patrouille allemande, laquelle l'a exécuté. La tentative de ce cousin de mon père illustre bien l'engagement patriotique de cette branche de ma famille.

Enfin nous étions un certain nombre de "taupins" de Bayonne à vouloir rallier l'Angleterre et nous nous encourageions mutuellement. Je n'ai pas le souvenir que ceux qui jugeaient cette option inconsidérée aient fait une propagande active pour l'option contraire, à savoir celle de rester sur place et d'attendre. Je n'ai pas eu de rapports directs avec mes professeurs, me sentant bien épaulé par ma famille en laquelle j'avais grande confiance. J'ai entendu dire plus tard qu'un de nos professeurs aurait déconseillé le départ.

16. Comment s'est déroulé votre départ de France? A-t-il été un acte individuel ou organisé par un réseau ou une filière?

16. Depuis plusieurs jours quelques camarades et moi errions sur les quais de Bayonne à la recherche d'un hypothétique embarquement sur un navire marchand. Puis nous avons appris qu'à St-Jean-de-Luz s'embarquaient des troupes polonaises que le gouvernement polonais en exil à Londres cherchait à faire sortir de France par voie maritime. Parviendrions-nous à nous embarquer avec eux ? si oui, notre problème était résolu dans le sens que nous souhaitions.

Dans l'après-midi du 21 juin mon grand-oncle nous a proposé, à mon frère et à moi, de nous conduire en voiture à St-Jean-de-Luz. Nous avons donc dit adieu à notre si courageuse mère, à nos frères et soeurs, et nous sommes partis avec chacun un sac à dos.

Arrivés à St-Jean-de-Luz nous avons vu effectivement deux transatlantiques ancrés en dehors de la rade insuffisamment profonde pour eux. Il s'agissait du *Batory* et du *Sobiesky*. De grosses barques de pêche accostaient aux escaliers du quai, les soldats polonais s'y embarquaient et étaient conduits aux échelles de coupée des grands navires puis les barques venaient reprendre d'autres soldats et la navette se poursuivait de façon continue.

Une foule hétéroclite se pressait sur le quai. Au bord de celui-ci se trouvait un cordon de fusiliers marins, l'arme au pied, ayant pour consigne d'empêcher l'embarquement des civils. Certains arrivaient tout de même à se faufiler et à s'embarquer au milieu des polonais. Parviendrions nous à faire comme eux ? ce n'était pas tellement facile et je sais que quelques uns de mes camarades, venus comme nous à St-Jean-de-Luz, ne sont pas partis, soit qu'ils n'aient pas réussi à forcer le barrage, soit peut-être qu'ils aient hésité au dernier moment à franchir le pas.

Mon frère et moi étions donc bien embarrassés, lorsque finalement un de mes camarades de taupe, avec lequel je m'entendais particulièrement bien, un israélite, est venu me tirer par la manche et me dire qu'un de ses camarades à lui avait soudoyé une des sentinelles. Ce factionnaire avait promis à leur tout petit groupe de regarder d'un autre côté au moment où ils descendraient l'escalier : mon camarade nous offrait d'en profiter. Quelle admirable chose que l'amitié poussée jusque là ! Car objectivement l'adjonction de deux unités au petit groupe de mes camarades israélites si débrouillards alourdissait quelque peu l'opération.

Mon frère et moi avons instantanément accepté, dit au revoir à notre oncle, pris nos sacs et embarqué. Je me rappelle que lorsque la chaloupe a commencé à déborder du quai, et qu'il était devenu improbable que l'on vînt nous y rechercher pour nous ramener à terre, je me suis rendu compte que débutait véritablement, et de façon irréversible, notre plongée dans l'inconnu.

Enfin, bien que ma réponse à cette question 16 soit déjà bien longue, je pense utile d'y ajouter le souvenir suivant. Un des taupins israélites en compagnie desquels je me trouvais dans la barque, mort maintenant ainsi que celui qui nous avait aidés à partir, m'a dit textuellement : "Moi, mon vieux, si je pars, c'est pour éviter la mutilation". Je ne savais pas que de telles atrocités pussent exister, et je me suis rendu compte alors de ma grande ignorance des conséquences monstrueuses pouvant résulter de l'idéologie nazie. Mon frère et moi avons maintenant une raison de plus de vouloir continuer la lutte.

Quelques détails sur mon arrivée à bord du *Batory* figurent dans l'annexe ci-jointe.

17. Comment s'est déroulée votre arrivée ?

Avez-vous été pris en charge par les Britanniques ? Les Français ?

17. Nous avons débarqué à Plymouth après être passés très au large de la Bretagne par crainte des sous-marins allemands. Les Anglais ont interrogé un par un les civils descendant du *Batory* et du *Sobiesky* sur les raisons de leur départ de France. En dehors des jeunes français de ma génération, il y avait des personnes de tous âges et de toutes conditions, quelques ménages, très peu d'enfants, des étrangers venus d'autres pays de l'Europe continentale, etc.

Avons-nous été hébergés à Plymouth avant de partir pour la région de Londres par le train ? je ne me le rappelle plus. Tous les civils débarqués ont-ils été mis dans le train ensemble, ou les Anglais avaient-ils déjà opéré un certain tri ? je ne me le rappelle plus non plus.

La suite a déjà été exposée ci-dessus (cf. ma réponse à la question 10).

18. Si votre engagement est antérieur à 1942, comment avez-vous ressenti la fusion avec les giraudistes?

18. Avec joie, car j'étais consterné par la division des forces françaises.

19. Si votre engagement date de 1943, avez-vous hésité entre les FFL et les forces giraudistes?

Y avait-il des «rabatteurs» pour vous influencer? Si oui, quels arguments utilisaient-ils?

19. Cette question ne me concerne pas.

20. A l'époque, aviez-vous le sentiment de vous battre (deux réponses maximum):

- pour le général de Gaulle
- pour l'indépendance de la France
- pour laver la défaite de 1940
- par goût de l'aventure
- pour la République et la restauration de la démocratie
- contre Vichy
- par contrainte
- contre l'Allemagne
- contre le fascisme ou le nazisme

20. Pour l'indépendance de la France et contre l'Allemagne.

21. Etiez-vous au courant des combats politiques que livrait le général de Gaulle?

Lisiez-vous ses discours?

21. Très peu. J'étais très loin et me concentrais sur mes obligations d'officier. Oui, je lisais à l'occasion au moins une partie des discours du général de Gaulle. J'en appréciais la clarté et la fermeté.

22. Connaissiez-vous les tentatives de dissidence anti-gaulliennes au sein de la France libre (comme celle de l'amiral Muselier)? Que vous inspiraient-elles?

22. Très vaguement. J'en étais chagriné mais pas vraiment inquiet.

23. En 1943-1944, que pensiez-vous de la vie politique à Alger?

23. Rien.

24. Avez-vous ressenti, sur le moment, la création du CFLN comme une victoire politique de la France libre ou comme un compromis peu glorieux mais nécessaire?

24. Je ne sais même plus si j'ai eu connaissance de cette création. J'étais bien trop loin de ces événements, tant physiquement que mentalement.

25. D'une manière générale, estimiez-vous les civils et les administrateurs de la France libre comme des combattants au même titre que vous?

25. C'est une question que je suis bien certain de ne pas m'être posée.

26. Quel était votre sentiment à l'égard

- du général Giraud
- des Anglais?
- des Américains?
- des Soviétiques?

26. Les Anglais ? J'avais (et j'ai toujours), une immense admiration pour l'ensemble de la nation anglaise et pour Churchill en voyant comment pendant un certain temps le sort du monde libre n'a dépendu que de leur remarquable ténacité. La bataille d'Angleterre vue du sol anglais, les Spitfires, la lutte contre le Blitz, le dévouement des Wardens ! quel souvenirs inoubliables pour moi. Je donne quelques précisions en annexe.

Le général Giraud ? J'étais "contre", car j'estimais qu'il avait inutilement compliqué les choses.

Les Américains ? J'étais "pour" du fait de leur aide puissante. Je ne me rappelle plus si j'étais au courant de l'attitude hostile du président Roosevelt envers le général de Gaulle.

Les Soviétiques ? j'étais "contre" au début et "pour" à partir de l'entrée des allemands en Russie, le tout sans beaucoup de nuances. Je considérais les événements d'un point de vue strictement militaire. Lorsque les Soviétiques et les Allemands ont commencé à se battre j'ai eu l'intuition que la guerre était gagnée, cette dernière réflexion ne constituant pas un prodige d'originalité, j'en ai bien conscience. D'autres, en France, ont pourtant continué à jouer la carte allemande...

27. Avec les soldats alliés, s'il y avait des contact au front ou à l'arrière, étaient-ils plutôt chaleureux ou plutôt tendus?

Vous arrivait-il d'échanger du matériel avec eux?

27. Pendant tout le temps que j'ai passé en Angleterre, j'ai eu l'impression que les soldats anglais nous considéraient plutôt avec sympathie. Lorsque nous les croisions dans la rue ou dans les lieux publics, habillés de la même façon les uns et les autres, porteurs obligés des encombrantes sacoches contenant nos masques à gaz, ils nous faisaient souvent des petits clins d'oeil de connivence bien à eux. Je ne parle ici que des militaires. J'évoque nos relations avec les civils en annexe.

Une fois arrivé en Nouvelle-Calédonie, ainsi que je le relate ci-dessous, j'ai eu de bons contacts avec les officiers et sous-officiers australiens nous mettant en mains les deux pièces d'artillerie de côte de six pouces qu'ils venaient d'installer sur l'éminence du Ouen-Toro, à quelques kilomètres de Nouméa. Je n'ai aucunement été gêné par cette subordination technique temporaire et, à mon échelon, je n'ai pas le souvenir d'avoir observé de frictions.

Plus tard cette batterie a été englobée dans un dispositif américain de puissance supérieure et nous avons eu de bonnes relations avec nos collègues américains. C'est ainsi qu'au cours de bavardages amicaux nous évoquions souvent les habitudes de vie de nos lointains pays respectifs.

28. Quelle opinion aviez-vous de l'Allemagne?

Distinguez-vous l'Allemagne du régime nazi?

Quels étaient vos sentiments à l'égard des soldats allemands?

28. L'Allemagne était pour moi un agresseur à combattre. De même en ce qui concerne ses soldats. Je savais que l'Allemagne était dirigée par un forcené et un raciste. J'imaginai ce pays entièrement infecté par l'idéologie nationale-socialiste. A vrai dire je ne me posais même pas la question de savoir si je voyais juste. Nous avions pour ennemis ceux que mes camarades et moi appelions à l'époque "les chleuhs", et je m'en tenais là.

J'avais tout de même quelque idée de la nature de l'idéologie nazie et de ses perversions car lorsque j'étais au lycée de Reims, que j'ai quitté au printemps 1937, j'avais pour professeur d'allemand monsieur Jacques Decourdemanche (devenu Jacques Decours dans la Résistance) qui nous faisait d'intéressants commentaires à ce sujet, ainsi d'ailleurs que sur le militarisme prussien.

29. Quelle opinion aviez-vous de la résistance intérieure?

Aviez-vous entendu parler de Jean Moulin? Du CNR?

Si oui, vous-souvenez-vous à quelle date et par quel moyen?

29. Je savais qu'il existait une Résistance intérieure et j'estimais que l'engagement de ses membres était d'une valeur incomparablement supérieure au mien. En effet il s'agissait de "soldats de l'ombre", avec tous les risques qu'ils encouraient, tandis que j'avais conscience de n'être qu'un simple officier d'artillerie en temps de guerre, s'efforçant d'exercer sa tâche de son mieux. Cela dit, je pense que je ne savais pas grand chose de l'organisation de la Résistance intérieure et que j'ignorais le nom de ses chefs.

IV. LA VIE MILITAIRE

30. Dans quelle(s) unité(s) FFL avez-vous servi?

30. J'ai servi successivement dans les forces françaises stationnées en Angleterre, (à Farnborough puis à Camberley) jusqu'à l'automne 1941, dans les forces françaises du Pacifique (Nouvelle-Calédonie) jusqu'en juin 1943, puis après un très long voyage comme officier sans troupes, dans les forces françaises de Madagascar jusqu'à l'automne 1944, et enfin au 1er Régiment d'Artillerie de la 1ère Division française libre (4e batterie du 2e groupe) jusqu'à l'été 1945.

J'ai alors bénéficié d'un congé de fin de campagne puis j'ai été rayé des cadres de la 1ère D.F.L. et muté à l'Ecole polytechnique comme officier élève. En résumé, cette suite d'affectations a comporté des périodes de formation militaire puis de ce que je pourrais appeler "de vie de garnison dans l'Artillerie coloniale" de juin 1940 à novembre 1944, et de "vraie guerre" de novembre 1944 jusqu'à l'armistice.

Au cours de mes séjours en Nouvelle-Calédonie et à Madagascar j'avais sollicité officiellement à plusieurs reprises et par la voie hiérarchique mon affectation sur un théâtre actif d'opérations. Celle-ci a bien tardé... La plupart de mes camarades ont été beaucoup plus engagés que moi, à commencer par mon frère Jacques, fantassin affecté au valeureux Bataillon d'infanterie de marine de Pacifique et tombé au champ d'honneur le 10 avril 1945. Cela dit, un tout petit nombre de mes camarades ont été moins engagés que moi.

C'était comme cela : engagés volontaires, nous n'imaginions pas un instant faire autre chose qu'obéir aux ordres qui nous étaient donnés. N'est-ce pas le cas de rappeler ici la fameuse maxime selon laquelle "la discipline constitue la force principale des armées" ?

31. Aviez-vous une formation militaire (service militaire ou campagne de 1940 par exemple) avant de vous engager?

Etes-vous monté(e) en grade dans les FFL? Si oui, quels grades et à quelle date?

31. Je n'avais fait qu'un peu de préparation militaire à Bayonne avec mes camarades de taupe au cours de l'année scolaire 1939/1940.

Engagé comme canonnier de 2e classe le 1er juillet 1940, j'ai été nommé brigadier le 1er décembre suivant, aspirant le 1er mai 1941 à la sortie d'un peloton *ad hoc*, sous-lieutenant à titre temporaire le 15 janvier 1942 puis à titre définitif le 25 juin de la même année et enfin lieutenant le 1er février 1943.

32. Quelles sont les campagnes auxquelles vous avez participé?

Avez-vous été blessé(e)?

32. Je ne peux faire mieux que citer ici mes "Etats de service" soigneusement enregistrés par l'Administration militaire. Sous la rubrique "Campagnes" on lit :

Angleterre	24.06.1940 - 31.08.1941
Nlle-Calédonie	01.09.1941 - 23.06.1943
Madagascar	24.06.1943 - 10.09.1944
A.F.N.	11.09.1944 - 18.10.1944

France Est	19100.9444	11.112.9444
France Ouest	112.12.9444	255.12.9444
France Asiae	206.12.9444	10003.9445
France Alpes	11.003.9445	390.05.9445

Non je n'ai pas été blessé.

333. Quel type d'armement utilisiez-vous (notamment de quelle nationalité)?

333. En Angleterre nous disposions pour notre instruction de canons de soixante quinze français. En Nouvelle-Calédonie nous utilisions du matériel anglais : canons de six pouces d'artillerie de côte au début, lorsque nous étions responsables de la défense de la rade de Nouméa puis pièces de campagne (eighteen pounders, autant qu'il y en avait) pour l'instruction de nos canonniers canaques, lorsque les américains nous ont relégués pour la défense du port.

Lorsque j'ai rejoint le F.R.A.A. à l'automne 44 je l'ai trouvé entièrement équipé de matériel américain (canons obusiers de 105).

334. En règle générale, cet armement était de qualité

- bonne
- convenable
- médiocre?

Y avait-il une évolution dans le temps?

334. Je n'ai pas le souvenir de problèmes tenant à la qualité de notre armement. Lorsque j'ai découvert l'existence des 105 américains à fleches ouvrantes, j'ai beaucoup apprécié leur souplesse d'emploi, ce qui n'était pas le cas des pièces que j'avais connues jusque là, à fleche assistée et donc à tir tendu. Ceux qui ont quelques connaissances en matière d'artillerie de campagne comprendront qu'il s'agissait là d'une véritable révolution.

35. Y en avait-il en quantité

- suffisante
- insuffisante?

Aviez-vous le sentiment qu'en ce domaine, vos camarades de combat anglais ou américains étaient mieux traités?

35. R.A.S.

36. La nourriture et, en règle générale, l'intendance étaient-elles

- plutôt convenables
- plutôt déficientes?

36; Plutôt convenables, à l'exception de la semi-bouillie de lentilles verdâtres de l'intendance anglaise en 1940 et du fait que le rationnement se faisait tout de même sentir à cette époque.

37. Les services de santé étaient-ils

- déficients
- convenables
- de bonne qualité?

37. N'ayant pas été blessé et n'ayant eu que des affections rares et bénignes de 1940 à 1945, je ne peux répondre de façon satisfaisante à cette question.

38. La solde était-elle suffisante?

Versée régulièrement?

38. Oui et oui.

39. Quelles étaient vos relations avec vos compagnons d'arme?

Existait-il un «esprit FFL»?

39. Excellentes. Oui, il existait indubitablement un esprit F.F.L., que mes camarades survivants et moi continuons à entretenir fidèlement.

40. Avec les soldats indigènes, régnait-il plutôt de la tension, plutôt de la fraternité ou plutôt de l'indifférence?

40. Nos canonniers canaques, originaires d'une même tribu d'une des îles de la Loyauté, se comportaient très bien. Ils étaient encadrés par leur chef coutumier, auquel avait été attribué le grade de brigadier. Je me rappelle qu'ils étaient très gais. Lorsque les services en campagne nous entraînaient loin du quartier, ils chantaient en chœur de façon remarquable à la tombée de la nuit en attendant l'extinction des feux. Ils avaient été formés au chant choral par des missionnaires protestants.

41. Quelles étaient vos relations avec les sous-officiers? Les officiers?

41. Normales. J'ai bien entendu eu à faire, comme tout un chacun, à des personnalités de valeurs très diverses, mais je n'ai rien de particulier à raconter à ce sujet.

42. En 1944, comment s'est déroulé l'amalgame avec les FFI?

Quelle opinion aviez-vous à leur égard?

42. Le seul contact que j'ai eu avec les F.F.I. a été celui que j'ai pris avec quelques officiers de chasseurs alpins dans la vallée de la haute Tinée où la batterie que je commandais alors par intérim avait pris position en mars et avril 1945. J'avais la plus grande admiration pour leur compétence de militaires spécialisés et encore plus pour le courage avec lequel ils acceptaient les risques de leurs dangereuses missions.

Je me rappelle très précisément que l'un d'eux m'avait confié qu'il avait fait d'avance le sacrifice de sa vie mais qu'il n'en était pas de même en ce qui concernait l'éventualité de la torture. Cela ne l'empêchait pas d'être toujours volontaire pour les missions les plus risquées... Oui, quel admirable courage. On ne le rappellera jamais assez, en particulier aux jeunes générations.

43. Avez-vous été fait prisonnier? Où, comment?

Si oui, vous êtes-vous évadé(e)?

Comment et par qui avez-vous été traité(e)?

43. Non.

44. Aviez-vous des liens avec votre famille?

Si oui, par quel(s) moyen(s)?

44. Oui, mais de façon difficile et avec de longs délais. C'est ainsi que mon frère et moi n'avons appris la mort de notre père, tué à la tête de son bataillon dans les faubourgs de Lille le 28 mai 1940, qu'en décembre, alors que nous étions en Angleterre depuis six mois. De même je n'ai appris le décès, en 1943, de mon grand-père paternel, qu'en débarquant à Marseille le 20 octobre 1944 lors d'une prise de contact avec une personne connaissant bien ma famille.

Un de nos oncles, haut fonctionnaire dans le gouvernement de Vichy (mais de tout coeur avec nous) a pu faciliter l'acheminement de quelques messages, mais je ne sais trop par quel canal. Dans le courant de l'automne 1940, nous avons eu l'occasion d'envoyer de nos nouvelles succinctes par radio, en nous faisant reconnaître par un pseudonyme décryptable par nos seules familles, de manière à ne pas compromettre leur sécurité. J'avais moi-même cité de menus objets dont une de mes tantes faisait collection et j'ai appris après l'armistice que mon bref message avait bien été identifié par les miens.

Il s'agissait sans doute des premières nouvelles que recevait ma famille après être restée dans l'ignorance totale de notre sort depuis plusieurs mois. Je sais qu'est également arrivée à bon port, un peu plus tard, une lettre de moi, où pour faire comprendre discrètement que je suivais une formation destinée à faire de moi un officier d'artillerie, je disais que je faisais la même chose que mon grand-père Hableau. Ce nom imaginaire fut facilement décrypté : "Hableau" voulait dire "à Bleau" par aphérèse, c'est-à-dire "à Fontainebleau" en clair, et ainsi se trouvait identifiée la filière qu'avait suivie mon grand-père maternel à sa sortie de l'X.

Plus tard des échanges de nouvelles ont pu se faire par l'intermédiaire de cartes postales de la Croix-Rouge. Ma mère avait fini par obtenir l'adresse d'un ménage franco-anglais qui nous avait très généreusement accueillis, mon frère et moi dans la banlieue de Londres quand nous pouvions nous y rendre en fin de semaine. Nous donnions donc régulièrement de nos nouvelles à notre si dévouée hôtesse et celle-ci les transmettait à notre mère mais pour que ces messages franchissent le barrage de la censure ils fallait qu'ils soient réduits à quelques nouvelles personnelles très brèves. Elles portaient le plus souvent sur l'état de santé des uns et des autres.

45. Comment supportiez-vous l'éloignement? Et vos camarades?

45. A la fois bien et mal.

Bien, car je me voyais engagé dans des activités le plus souvent utiles et intéressantes, débouchant à terme et de façon exaltante sur une victoire que j'estimais certaine.

Mal, car je me souciais beaucoup de ma famille que j'imaginai souffrant de la faim et du froid. Cela a bien sûr été le cas. Les maigres revenus de la veuve de guerre d'un chef de bataillon, et sans doute encore plus l'acceptation du sort de la majorité des Français dans un esprit de solidarité, interdisait le moindre accès des miens au marché noir. De plus j'étais dans la crainte d'éventuelles actions militaires, d'un bord ou de l'autre, touchant les civils.

La deuxième partie de cette question N° 45 portait sur la façon dont mes camarades supportaient l'éloignement. J'ai répondu que je n'en savais trop rien mais que par contre je serais intéressé de savoir comment eux-mêmes répondraient à cette question.

A l'occasion d'un échange ultérieur de correspondance avec l'organisateur de l'enquête, ce dernier a fait droit à ma requête au vu des premiers dépouillements effectués. La majorité, m'a-t-il dit, a répondu en substance : « C'était la guerre et nous savions ce qui nous attendait en nous engageant. Certes il y avait des coups de cafard, mais il y avait toujours un camarade pour remonter le moral. Et puis nous étions jeunes et la jeunesse fait tout passer ». Une petite minorité ajoute que quoiqu'il en soit, elle s'était mentalement préparée à ne jamais revoir la France (en cas de victoire allemande, suppose l'enquêteur). Une autre minorité déclare avoir très bien supporté l'éloignement grâce à la jeunesse et à la vie exaltante du front.

46. Quelles distractions vous souvenez-vous d'avoir appréciées?

46. Lors des premiers mois de notre séjour en Angleterre nous avons occupé une partie d'un camp de l'armée professionnelle anglaise, offrant un confort très supérieur à celui dont disposaient les appelés français (cela n'a plus été le cas par la suite...) Si je mentionne cette situation dans ma réponse à une question portant sur les distractions, c'est que ce camp comportait une salle de cinéma dans laquelle les responsables anglais avaient la gentillesse de faire passer de vieux films français, ce qui nous faisait grand plaisir.

Nous avions d'autre part accès à un foyer animé par d'aimables dames appartenant à un organisme dont le nom m'échappe pour le moment. Les soldats anglais y venaient aussi. J'avais l'impression d'y être mieux qu'accepté : les anglais nous considéraient avec sympathie. Ils appréciaient, je pense, que nous ayons accepté de nous expatrier pour rejoindre leurs rangs. Nous passions de bons moments dans cet endroit confortable et accueillant une fois notre service terminé.

Aux colonies j'ai surtout profité d'activités au grand air : bateau (à Nouméa), équitation, parties de chasse avec les colons bien que n'étant pas chasseur moi-même, natation, etc. En Nouvelle-Calédonie j'ai profité d'une permission pour faire le tour de l'île dans des conditions pittoresques et sportives en compagnie de Jean-Pierre Giraudoux. Ce fils de Jean Giraudoux était à l'époque enseigne de vaisseau et je m'étais lié d'amitié avec lui. Au cours de ces dernières années, et peu avant sa disparition, il m'avait demandé de faire un récit de nos activités communes dans le Pacifique. Ce récit a été publié chez Grasset dans les *Carnets Giraudoux Racine* (N° 6).

Lorsque j'étais sous les tropiques j'ai beaucoup lu à l'heure indispensable de la sieste. Ainsi à Tananarive où la bibliothèque de garnison me paraissait correctement garnie, j'ai dévoré un cours d'histoire du droit et un traité de droit constitutionnel, ce qui est sans doute une des raisons qui m'ont amené à souhaiter faire une licence de droit quelques années plus tard, à l'occasion d'une longue période de repos forcé.

V. LE RETOUR A LA VIE CIVILE

47. Quand et comment s'est déroulée votre démobilisation?

47. Officier d'active, j'ai démissionné à ma sortie de l'X. J'y avais été admis au vu de ma sous-admissibilité en 1940, selon une mesure analogue à celle qui avait été prise à la fin de la guerre de quatorze. La différence est que comme nous étions peu nombreux à pouvoir en bénéficier il n'a pas été jugé utile de créer une promotion spéciale pour nous, de sorte que mes camarades et moi figurons à notre rang alphabétique dans l'annuaire parmi les 202 membres de la promotion 1940.

48. Après 1945, êtes-vous resté(e) dans l'armée? Longtemps?

48. Un an, ainsi qu'expliqué ci-dessus.

49. Comment avez-vous été accueilli(e) à votre retour en France (ou dans votre pays d'origine)?

49. Très bien, et avec une immense joie par ma famille.

50. Avez-vous été surpris(e) par la France que vous avez retrouvée en 1945? En quoi?

50. Oui et non. Je savais bien que l'occupation avait été très dure pour beaucoup de français, en particulier les citadins. Par contre lorsque j'ai quitté Marseille et que j'ai commencé à remonter la vallée du Rhône en camion à fin octobre 1944, j'ai découvert que le rationnement alimentaire était loin d'avoir été uniforme dans toute la France. Je n'ai découvert que plus tard les graves dégâts provoqués par le déficit alimentaire chez certains adolescents vivant en ville. D'autre part j'ai été consterné d'observer que l'antisémitisme était loin d'avoir disparu du pays dit des Droits de l'homme.

51. Que pensiez-vous, à l'époque, de l'épuration?

51. Cette question m'embarrasse car mes souvenirs de l'époque se confondent avec ce que j'ai pu apprendre plus tard. J'ai certainement été indigné par le récit d'exécutions sommaires ou de règlements de comptes sous prétexte d'épuration, mais à part cela je pense que j'étais bien trop occupé pour réfléchir à la question.

52. Quelle était votre opinion à l'égard du parti communiste?

52. Très mauvaise, du fait de l'inféodation de ce parti à l'U.R.R.S. stalinienne.

53. Quel a été, après la guerre, votre sentiment à l'égard du parcours politique du général de Gaulle?

53. Je partage l'opinion, assez répandue je l'imagine, selon laquelle Georges Clemenceau, Winston Churchill et Charles de Gaulle sont les trois plus grands hommes d'Etat européens du XXe siècle. La stature d'homme politique du général de Gaulle m'a toujours beaucoup impressionné. Je lui suis reconnaissant d'avoir rénové la vie politique en France, d'en avoir rétabli de son vivant le prestige à l'extérieur et d'avoir mis fin à la guerre d'Algérie.

Sur ce dernier point était-il possible d'agir différemment, d'éviter l'exode massif des français, le sacrifice des harkis, etc. ? très probablement si le problème avait commencé à être traité beaucoup plus tôt et avec lucidité. Mais la situation étant devenue ce qu'elle était lorsque le général de Gaulle est revenu aux affaires, je serais curieux que l'on me démontre de façon probante qu'il y avait une meilleure politique à suivre. D'une façon générale je trouve que le genre de la "politique fiction rétroactive" serait à cultiver davantage (cf. l'excellent *Feld-maréchal von Bonaparte* de Jean Dutourd).

Par contre je pense que le général de Gaulle a rendu un mauvais service à la France en voulant gouverner en prise directe avec l'ensemble des Français. Certes il y a beaucoup à dire sur la façon dont fonctionnent actuellement les partis politiques, mais l'existence d'institutions et de corps intermédiaires solidement implantés dans la population me paraît indispensable. Un président de la République, même élu au suffrage universel (ce que par parenthèse je trouve très bon) ne doit pas conduire son pays comme un général en chef conduit ses armées.

54. Aujourd'hui, vous définissez-vous comme «gaulliste»?

Si oui, quelle signification attachez-vous à ce terme?

54. Que veut dire le terme de "gaulliste" plus de trente ans après la fin du régime éponyme ? Peut-être l'auto-proclamation de l'attachement à certaines valeurs et de la faculté de les mettre en oeuvre ? Or je me méfie beaucoup des auto-proclamations (cf. le *Syndrome de madame Arnica* que j'expose en annexe...). Non, bien que je reste très fidèle à la mémoire du général de Gaulle, ce n'est pas vers le volet "gaulliste" de la droite que vont mes préférences.

55. Avez-vous le sentiment que votre engagement dans les FFL a changé le cours de votre vie?

55. Bien entendu, ne serait-ce que du fait de cette coupure de quatre ans et demi avec ma famille et mon environnement habituel, ayant pour conséquence que nous n'avons pas vécu les mêmes événements, que nous n'avons pas les mêmes souvenirs. D'autre part j'ai eu des responsabilités, en particulier d'encadrement, à un âge où il est normal d'être encore étudiant. Enfin le fait de n'avoir connu ni la France occupée ni le régime de Vichy me marque d'une singularité certaine par rapport à mes contemporains.

56. Quelle profession avez-vous exercée après la guerre?

Avez-vous le sentiment d'avoir réalisé une ascension sociale grâce à votre engagement?

56. A ma sortie de l'X j'ai suivi les cours de l'Ecole du pétrole puis j'ai fait toute ma carrière à Shell française. J'y suis parvenu à un poste qui m'a beaucoup plu et intéressé dans l'Etat-major de cette sympathique société. Mais ai-je réalisé une ascension sociale grâce à mon engagement ? Je ne le pense pas.

VI. LA MEMOIRE DE LA RESISTANCE

57. Avez-vous obtenu une distinction militaire?

Si oui laquelle? Automatiquement ou au terme d'une démarche?

57. Je suis titulaire de la croix de guerre au titre d'une citation à l'ordre de ma division, et de la médaille de la Résistance, sans démarches particulières de ma part ni dans un cas ni dans l'autre. Puis j'ai été promu chevalier de la Légion d'honneur en 1994 au vu d'un dossier qu'un des mes anciens présidents de la Shell m'avait demandé avec insistance de présenter et dont il avait assuré la transmission.

Ce dossier rappelait mes états de service dans les Forces françaises libres, résumait mes activités professionnelles puis mentionnait ma reconversion dans le secteur littéraire lors de ma retraite et mon titre de docteur de l'Université de Paris IV - Sorbonne [en histoire moderne et contemporaine]. J'avais préparé ma thèse et l'avait présentée en 1993 sous la direction du professeur Pierre Chaunu. Ma promotion à l'ordre de la Légion d'honneur a fait partie du contingent du Ministère de l'industrie et du commerce.

58. Aujourd'hui, êtes-vous membre d'une association de vétérans? Si oui, laquelle?

58. Oui. J'ai bien entendu fait partie de l'Association des Français libres, sous le numéro 1651, jusqu'à sa dissolution à la date du 18 juin 2000. Habitant Versailles, je fais maintenant partie de l'Association des amis de la Fondation de la France libre des Yvelines. Je fais également partie de l'Amicale de la 1ère D.F.L., des Anciens du 1er R.A. et de l'Amicale des Cadets de la France libre, comme y représentant mon frère Jacques mort pour la France.

Je fais également partie d'un groupe informel d'«Anciens de Camberley» qui est animé par un de nos camarades Compagnon de la Libération et qui se retrouve avec grand plaisir une fois par an pour un déjeuner au Club de la France libre. Enfin je fais partie de l'Amicale des anciens combattants du bourg de l'Orne où se trouve la résidence secondaire de ma famille.

Mon appartenance à l'association "X Résistance" est d'une nature différente, étant donné que cette association ne veut pas se limiter à n'être qu'une association d'anciens combattants parmi d'autres. Je crois que les "vétérans" n'y constituent qu'une moitié de l'effectif.

59. Avez-vous, aujourd'hui, le sentiment que la nation honore:

- trop les FFI et pas assez les FFL
- l'inverse
- pas assez les deux
- suffisamment les deux?

59. Je n'ai guère d'opinion à ce sujet. Je trouve que le transfert de la dépouille de Jean Moulin au Panthéon et l'érection de la magnifique statue du général de Gaulle aux Champs Elysées honorent équitablement la Résistance intérieure et la Résistance extérieure. Il me semble que c'est à chacun, soit de lui-même, soit par le truchement d'une association, de transmettre les valeurs qui ont soutenu son combat pendant la guerre. S'efforcer d'être honoré constitue une autre démarche...

J'ai appris par la suite que mon impression n'était pas bonne. Je m'en explique p. 19.

60. Quelle est pour vous la date commémorative de la Résistance:

- le 18 Juin et l'Appel du général de Gaulle?
- août 1944 et la libération de Paris?
- le 8 mai 1945 et la victoire sur le nazisme?
- autre date (précisez)?

60. Le 18 juin, sans hésitation.

61. Pour vous, quels sont les livres ou les films qui traduisent le mieux l'esprit de la Résistance?

61. Les mémoires de guerre du général de Gaulle, sa grande biographie en trois volumes par Jean Lacouture et le livre sur la France libre de Crémieux-Brillac où est si finement analysée l'articulation entre la Résistance intérieure et la Résistance extérieure. Tels sont les trois premiers titres qui me viennent à l'esprit. En ce qui concerne les films je conserve par ailleurs un souvenir inoubliable de *La bataille du Rail*.

62. Percevez-vous un manque d'intérêt des jeunes générations à l'égard de votre combat?

Si oui, à quoi l'attribuez-vous?

62. Je l'entends dire, mais je ne m'en suis jamais rendu compte personnellement. Il se trouve qu'une jeune étudiante du groupe de T.D. de latin de Paris-IV dans lequel j'ai été admis comme auditeur libre, remarquant mon ruban de la légion d'honneur, m'a posé l'autre jour des questions intéressantes sur ce que j'avais fait pendant la guerre. Mais rappelons-nous ici l'apologue fameux de la Française rousse aperçue par l'Anglais débarquant à Calais.

Par contre il m'est arrivé à plusieurs reprises de constater une grande ignorance de l'Histoire de France dans les jeunes générations. Pourquoi cette ignorance ne porterait-elle pas également sur les années quarante, dont elles doivent se trouver bien éloignées, surtout à notre époque qui privilégie tellement l'instantané, le court terme et l'information en direct, qui par parenthèse tue la véritable information ?

Cela dit il faut tout de même faire une importante exception pour les jeunes des lycées et collèges qui participent aux concours de rédaction sur la Résistance organisés par les sections locales de l'A.F.L., avec l'accord de professeurs motivés. Je sais que dans ma section des Yvelines, où un actif colonel en retraite prend contact avec des professeurs pour promouvoir ces concours, ceux-ci continuent à avoir du succès.

C'est en général le lauréat de ce concours qui lit l'appel du 18 juin lors de la cérémonie annuelle organisée au Monument aux morts de Versailles. Nous l'avons invité cette année à déjeuner avec son professeur. Nous avons fait de même avec deux élèves de la Légion d'honneur, bien entendu en uniforme, accompagnées de leur jeune professeur des Loges. Je ne sais trop quelle impression aura faite à ces deux adolescentes et à leur charmante accompagnatrice ce déjeuner en compagnie d'anciens combattants souvent octogénaires !

63. Si vous deviez aujourd'hui retenir trois mots pour résumer les raisons de votre engagement, lesquels choisiriez-vous?

63. Pour être franc, cette question ne m'inspire pas beaucoup, bien que j'en reconnaisse l'intérêt. Je vais tout de même répondre : France - Liberté - Patrie.

64. Quelle est aujourd'hui votre opinion sur l'Allemagne?

Sur la construction européenne?

64. J'admire l'efficacité de l'Allemagne, son sens de la décentralisation et le fait qu'il faille y faire ses preuves sur le terrain pour monter dans la hiérarchie, ce qui est loin d'être toujours le cas en France. J'admire aussi sa reconnaissance du travail manuel, en particulier le fait qu'un bon ouvrier qualifié expérimenté puisse gagner plus qu'un jeune cadre débutant, ce qui n'est que justice. Par contre en ce qui concerne la construction européenne, je pense que la position de la France en matière de protection sociale est meilleure que celle de l'Allemagne.

D'une façon plus générale je suis favorable à l'Europe, mais pas à l'Europe hyper-bureaucratisée que l'on est en train de nous construire, au mépris du principe de subsidiarité qui a pourtant été solennellement proclamé. Le jour du référendum sur le traité de Maastricht j'ai fait trois cents kilomètres en voiture pour mettre dans mon enveloppe de vote un petit tract exprimant les vues ci-dessus. J'en étais assez content mais hélas, je n'en ai jamais entendu parler. Il m'a seulement valu l'accroissement d'une unité du nombre des votes nuls. Le texte de ce petit tract figure en annexe.

65. Y a-t-il une (ou des) question(s) à(aux) laquelle(s) vous auriez aimé répondre et qui fait(font) défaut dans ce questionnaire?

65. A mon avis la question 55, portant sur un éventuel (et probable) changement du cours de la vie résultant de l'engagement dans les F.F.L. pourrait sans doute être précisée ou démultipliée. Dans ma réponse j'ai fait allusion à une formation précoce aux prises de responsabilités. J'aurais pu ajouter que j'ai eu aussi, du fait de mon changement radical d'univers, un net sentiment d'enrichissement culturel, cet adjectif étant pris au sens large.

C'est ainsi que la découverte de l'authenticité de la démocratie anglaise et du civisme de cette courageuse nation, menée de main de maître pendant la guerre, m'ont marqué pour ma vie entière. J'ai également beaucoup appris en séjournant, contraint et forcé, près de deux ans en Nouvelle-Calédonie et un an à Madagascar.

Et bien sûr j'ai encore beaucoup plus appris au cours de mes six mois d'engagement *in extremis* sur trois théâtres d'opérations aux caractéristiques très différentes les unes des autres : le Sud des Vosges, l'Alsace et *in fine* les Alpes maritimes, là où mon frère, fantassin dans la même division que moi, a été mortellement blessé à l'assaut du massif fortifié de l'Authion.

Enfin ma longue expatriation a comporté pour moi la découverte ou la fréquentation d'un vaste éventail de personnalités très diverses et souvent très entreprenantes. C'est là sans doute que s'est situé le plus riche apport de ces années mouvementées à mon développement personnel.

Complément concernant la question N° 59
(relative à la mémoire des FFL et des FFI)

La lecture de ma réponse à la question N°59 consternerait monsieur Georges Caïtuocoli, l'actif secrétaire général de la Fondation de la France Libre, qui en particulier s'est dépensé sans compter pour faire aboutir le projet de l'érection de la statue du général de Gaulle près du Grand Palais.

M. Caïtuocoli est en effet venu lors de la dernière Assemblée générale de l'Association des Amis de la Fondation de la France Libre des Yvelines pour nous exposer les graves soucis qui sont les siens en ce qui concerne l'insuffisance des revenus de la Fondation. Ceci le gêne considérablement pour l'organisation de cérémonies et de manifestations, ou pour subventionner des publications permettant de pérenniser le souvenir de la France Libre et de rappeler les valeurs de base pour lesquelles elle a milité.

Les organismes créés pour perpétuer le souvenir de la Résistance intérieure ont paraît-il des ressources financières et des subventions beaucoup plus abondantes et des appuis très efficaces de la part de divers partis politiques. Il ne s'agit pas de nier l'intérêt des actions menées par ces organismes, l'action des Résistants de l'intérieur méritant bien entendu l'admiration et le respect de tous.

Toutefois il serait souhaitable qu'un certain équilibre financier soit établi pour que les souvenirs de la Résistance extérieure et de la Résistance intérieure puissent être honorés de façon équivalente, a conclu le secrétaire général de la Fondation de la France Libre lors de son intervention qui a été écoutée avec beaucoup d'attention.

Puisque j'ai été amené à revenir sur ce sujet du "Devoir de mémoire" je signale que le 28 juin 2002 a eu lieu dans le treizième arrondissement de Paris l'inauguration d'une "Rue des Cadets de la France Libre". Toute ma proche famille s'est rendue à l'invitation qui nous avait été faite par monsieur Serge Blisko, député de Paris et maire de l'arrondissement et par monsieur Pierre Lefranc, président de l'Amicale des Cadets de la France Libre.

Les discours ont été d'une haute tenue, en particulier celui de monsieur Blisko et la cérémonie a été à la fois sobre, émouvante et conviviale. Elle a réuni une centaine de participants.

ANNEXE

Quelques renvois à la présente annexe ont été prévus dans le corps de ma réponse au questionnaire de l'Université Paul Valéry de Montpellier, essentiellement à l'intention des membres de ma famille ou de ceux de mes amis et relations qui souhaiteront en prendre connaissance. Les trois premiers renvois sont nettement dans la ligne de mon texte principal tandis que les deux suivants, plus brefs, en sont à la marge et visent plutôt à distraire mes lecteurs. En dehors de ces renvois annoncés j'ai également senti le besoin d'étoffer mon texte en ce qui concerne mon itinéraire pendant la guerre, d'où la dernière partie de mon annexe, qui se trouve être la plus copieuse. J'ai pensé que ce faisant je tendrais mieux vers les deux objectifs annoncés dans mon "Avertissement".

A propos de mon départ de France (question 16)

Je dois à ceux des membres de ma famille connaissant bien sa branche lorraine, c'est-à-dire celle de ma grand-mère paternelle, de préciser que Cécile, la jeune cousine de mon père, était venue avec nous de Bayonne à St-Jean-de-Luz. En fait c'était elle qui conduisait, comme elle le faisait le plus souvent, la grosse voiture de ses parents. Elle aussi aimait intensément son pays. Je revois encore son visage inondé de larmes lors de l'annonce de la demande d'armistice entendue à la radio, ou plutôt à la T.S.F. comme l'on disait encore à cette époque.

Par parenthèse, mes contemporains se rappellent-ils que cette dramatique annonce était encadrée musicalement par la belle et nostalgique *Pavane pour une Infante défunte* de Maurice Ravel ? C'est un souvenir qui s'est profondément gravé en moi pour ma vie entière.

J'ai évoqué l'agitation qui régnait sur le port de St-Jean-de-Luz et la précipitation avec laquelle mon frère et moi avons dû quitter notre tante Cécile et notre grand-oncle René au moment de nous embarquer. L'anecdotique interfère parfois avec les moments décisifs : je me rappelle que dans ma hâte je me suis trompé de sac et que j'ai pris celui d'un de mes camarades de taupe qui finalement n'est pas parti. J'avais mis dans le mien un gros chandail, un peu de linge de corps, mes affaires de toilette, quelques boîtes de conserve, un couteau suisse et le manuel rouge du "Gradé de l'artillerie" que j'utilisais à la P.M.S. J'ai trouvé dans le sien... un gros chandail, un peu

de linge de corps, ses affaires de toilette, quelques boîtes de conserve, un couteau suisse et son manuel rouge du "Gradé de l'artillerie".

Quand nous sommes arrivés sur le *Batory*, le navire était à peu près vide. Sans doute les polonais avaient-ils commencé par remplir le *Sobiesky* et étions-nous dans une des premières chaloupes dirigées vers l'autre bâtiment. Les passagers de notre chaloupe ont littéralement disparu à l'intérieur de ce gros transatlantique et nous nous sommes mis à errer d'un pont désert à l'autre. De temps à autre nous croisions quelques camarades de Bayonne aussi embarrassés que nous.

Nous avons échoué dans un local où le personnel de bord, avec lequel aucune communication orale n'était évidemment possible, est venu spontanément nous servir un repas, puis mon frère et moi avons avisé un vaste poste d'équipage entièrement vide, dans lequel nous avons pénétré. Nous avons décroché deux hamacs et nous nous sommes endormis lourdement, rompus par les émotions de la journée.

Le lendemain matin nous nous sommes réveillés dans une atmosphère moite et empuantie par la présence de centaines de soldats polonais qui n'avaient certainement pas pu faire la moindre toilette durant leur retraite harassante et qui ronflaient à qui mieux mieux. Ils s'étaient installés dans ce poste pendant la nuit, sans que nous ne nous fussions aperçus de rien. Le spectacle était impressionnant. De plus tous ces hamacs oscillaient de façon synchrone du fait d'un léger roulis.

Nous sommes sortis sur le pont où l'air vif nous a fouetté le visage et a achevé de nous réveiller. Nous étions en pleine mer. Il faisait beau. Quelques cumulus se détachaient sur un ciel d'un bleu vif et limpide. L'océan était agité d'un léger clapotis. Le *Batory* filait à bonne allure vers le Nord-Ouest. Oui, lors de ce petit matin du 22 juin 1940, nous étions vraiment en route pour d'autres rivages et pour une nouvelle existence dont nous ignorions tout.

A propos de l'Angleterre en guerre (question 26)

Le patriotisme et le civisme des Anglais en 1940 et 1941 m'ont vivement impressionné. Je me rappelle par exemple que des souscriptions étaient organisées pour le financement de la construction de nouveaux *Spitfires*, ces avions de chasse dont l'action fut décisive lors de la bataille d'Angleterre. Lorsque nos services en campagne nous amenaient à traverser des villages nous remarquions au voisinage de leur *Townhall* de grands panneaux verticaux représentant des sortes de thermomètres gradués en livres sterling, avec l'indication du niveau de souscription à atteindre. Un index mobile bien visible montrait quelle somme avait déjà été recueillie et donc quelle somme il restait à rassembler par le moyen de cet impôt volontaire.

Une autre manifestation de civisme était la discipline dont faisaient preuve les Anglais en matière de rationnement. Pour limiter la consommation de combustible le gouvernement avait par exemple demandé à la population de ne pas utiliser plus de dix *inches* (vingt-cinq centimètres) d'eau chaude pour les bains et à cet effet de matérialiser cette limitation par un trait de peinture rouge dans les baignoires. Ainsi avait été fait, tant dans les maisons particulières que dans les hôtels.

Et que dire du courage des Anglais devant le bombardement de leurs villes, devant ce qu'ils appelaient le *Blitz*. Des abris avaient été creusés systématiquement dans tous les jardins des petites maisons de la banlieue de Londres et ils étaient souvent occupés nuit après nuit. Le lendemain matin tout le monde reprenait le travail. Certes l'Angleterre n'est pas le seul pays à avoir vécu ce genre de situation, mais je pense qu'elle l'a vécu de façon exemplaire, en sachant conserver son moral et avec une grande confiance quant à l'issue finale. Des films en noir et blanc, à grande diffusion, aidaient à entretenir le patriotisme de la population. Quelques titres me reviennent en mémoire, *Mrs. Minniver*, *Pride and Glory*... Bien vieux souvenirs pour moi...

Certaines nuits les bombardiers allemands déversaient sur les toits des milliers de petites bombes incendiaires au phosphore. Un service de défense passive, dont les membres, hommes ou femmes méthodiquement formés, étaient dénommés *Wardens*, était chargé de les neutraliser en les recouvrant de sable. Je parlerai plus loin de la famille Beatty : je revois encore dans l'entrée de la petite maison de *Raynes park* qu'occupait cette famille le casque de *Tommy* de monsieur Beatty, avec un grand W peint sur le métal, près du seau de sable prévu pour la première intervention.

Puisque je suis revenu par la pensée dans cette accueillante demeure, voici au passage une petite anecdote concernant son occupant, cet ancien combattant de la guerre de quatorze, au physique et au comportement si typiquement anglais. Un samedi soir où je devais dîner et coucher chez les Beatty à l'occasion d'une brève permission, j'ai sonné à leur porte à ma descente du train, sachant qu'ils m'attendaient. Pas de réponse. Enfin j'ai entendu dans le couloir d'entrée les pas de Mr. Beatty, seul chez lui en cette fin de journée. Il m'a expliqué qu'il avait dû attendre, avant de venir m'ouvrir, la fin du *God save the King* que la radio faisait entendre à ce moment. Je l'imaginai parfaitement, seul dans son petit salon, au garde-à-vous devant son poste ! Tradition oblige.

J'en reviens à la grande histoire. Les actualités cinématographiques ne manquaient pas de montrer tous les dégâts causés par les bombardements. Parmi les spectacles les plus impressionnants je me rappelle celui de la *City* de Londres, la nuit, transformée en un gigantesque brasier. Puis l'on voyait des membres de la famille royale venant visiter les sinistrés, et parmi celles-ci la reine elle-même, devenue plus tard le reine mère dont ont été récemment célébrées les obsèques. Le couple royal avait en effet estimé que sa place était auprès des londoniens, et non dans une de ses résidences de campagne.

On voyait aussi Churchill, son chapeau en tête et son inévitable cigare aux lèvres contemplant les ruines fumantes avec son visage de lutteur opiniâtre que rien ne ferait céder. Nous ne nous rendrons jamais, *We shall never surrender*, déclara-t-il en martelant ces mots aux Communes qui l'acclamèrent. Ces quatre mots magnifiques sont coulés dans le bronze du socle de la très belle statue de Winston Churchill qui a été mise en place il y a quelques années entre le Petit Palais et le cours de la Reine, non loin de celle de Clemenceau, et de celle du général de Gaulle érigée depuis lors.

C'est dire aussi avec quel intérêt et quelle émotion j'ai visité tout récemment le *Cabinet war room*, série de salles souterraines protégées par des tonnes de béton, entre *White hall* et *Westminster*, d'où Churchill et ses collaborateurs dirigeaient le Royaume-Uni et conduisaient la guerre avec l'efficacité et le courage que l'on sait. Nous avons effectué cette visite lorsque mes enfants ont eu l'excellente idée de faire

venir toute notre famille à Londres, entre Noël 2001 et le premier janvier 2002, pour qu'y soit fêté de façon marquante mon quatre-vingtième anniversaire.

A propos de notre accueil par des familles anglaises (question 27)

J'ai évoqué ci-dessus la haute figure de Mr Beatty, d'Arthur Pakenham Beatty, lointain neveu de l'amiral. Cet Anglais, qui avait participé à la guerre de quatorze en France, y avait épousé une Française du Nord, aussi pétulante et volubile que lui était calme et posé. Ils avaient un grand fils prénommé Claudius, un universitaire devenu plus tard le spécialiste reconnu de Thomas Hardy. Ce ménage ne semblait disposer que de ses revenus assez modestes d'enseignants dans des écoles élémentaires mais avait un remarquable sens de l'accueil. Mon frère et moi, ainsi que bien d'autres jeunes membres des Forces françaises libres ont bénéficié du chaleureux et réconfortant accueil des Beatty et ont fait chez eux de nombreux petits séjours.

Plus tard seulement nous avons compris qu'apparaissait sur la table du dîner une bonne partie des rations que la famille avait touchées pour la semaine... Par ailleurs, à partir d'un certain moment madame Beatty est parvenue à entrer en contact avec ma mère. Ainsi a pu fonctionner la filière d'acheminement de nouvelles que je décris dans ma réponse à la question 44. Nous sommes restés en relations avec cette sympathique famille après la guerre et nous nous sommes retrouvés à de nombreuses reprises soit à Versailles soit à Londres.

La médaille de Reconnaissance de la France Libre a été attribuée à titre posthume à madame Beatty pour toutes ses généreuses interventions des années de guerre. Elle a été remise à son fils Claudius il y a quelques années, lors d'une petite cérémonie organisée au Club de la France libre. Cette médaille était accompagnée d'une lettre de remerciements signée du général Simon, Chancelier de l'Ordre des Compagnons de la Libération et à cette époque Président de l'Association des Français libres.

Madame Beatty m'avait présenté à une demoiselle anglaise fortunée, à laquelle elle donnait des leçons particulières de français. Son élève souhaitait en effet accueillir un jeune volontaire appartenant aux Forces françaises libres. J'avais été élu comme étant paraît-il le plus "exportable" des protégés de madame Beatty. Cette demoiselle, plus âgée que moi, vivait avec sa soeur aînée chez sa mère, veuve d'un courtier maritime de Londres. Les trois dames, entourées d'une nombreuse domesticité, habitaient Wimbledon dans une belle et vaste maison entourée d'un grand jardin. J'y ai été reçu à de nombreuses reprises. Ce cadre m'intimidait pas mal et comme je n'avais fait que de l'allemand au lycée, les échanges verbaux n'étaient pas particulièrement faciles, du moins au début.

Je suis resté en rapports avec mes amies anglaises après la guerre, durant de longues années, jusqu'à la disparition de l'une puis de l'autre. J'avais été leur présenter Nicole, puis nous étions retournés les voir avec Catherine et Dominique. Elles habitaient alors dans le Sussex, au pied des Downs, dans une maison blanche entourée de plusieurs petits jardins cloisonnés. Elles présentaient avec fierté leurs chevaux dans des *Horse shows* et avaient demandé à un peintre spécialisé de représenter ces derniers sur un tableau en compagnie de leur chien favori. Cet agréable contact avec la vie

traditionnelle anglaise à la campagne prolongeait, ou plutôt renouvelait pour moi ceux que j'avais eus pendant les années de guerre.

Qu'est-ce que le *Syndrome de madame Arnica* (question 54) ?

C'est comme vous le devinez sans doute une invention de votre serviteur. Il y a un bon nombre d'années de cela j'avais vu au cabaret des *Trois baudets* un sketch très amusant joué par Pierre Dac et Francis Blanche. L'un d'eux, coiffé d'un foulard noué en Madras, et parlant une octave au-dessus de sa voix normale, mimait une voyante de renommée internationale, *madame Arnica*. Rien que le ton de sa voix de fausset faisait déjà rire. L'autre des deux compères mimait le présentateur, envoyait madame Arnica dans la salle, près d'un des spectateurs et lui demandait : « *Madame Arnica*, pouvez-vous nous dire quel est le numéro de la montre de ce monsieur ? ».

La voyante se concentrait et répondait affirmativement. Le présentateur répétait sa question et la pseudo voyante confirmait sa réponse. Enfin le présentateur prenait un ton solennel et demandait : « *Madame Arnica*, vous pouvez vraiment nous dire le numéro de cette montre ? ». Madame Arnica respirait profondément puis, d'un ton pénétré, répondait pour la troisième fois : « Oui, je peux le dire ».

Alors le présentateur s'écriait : « Vous voyez, elle peut le dire, elle peut le dire, elle est vraiment extraordinaire » et il donnait le signal des applaudissements tandis que la salle était gagnée par un immense fou rire. Je me dis que nous devrions beaucoup plus souvent en faire autant, devant les promesses et les auto-proclamations de certains de nos dirigeants politiques. Voilà tout simplement ce qu'est pour moi le « *Syndrome de madame Arnica* ». Je viens certes de m'écarter de mon sujet principal, mais c'est parce que je n'ai pas pu résister à la tentation de faire part de mes facéties. Je prie mes lecteurs de bien vouloir m'en excuser. Le même reproche pourrait m'être adressé pour le paragraphe suivant, encore que le sujet en soit plus sérieux puisqu'il s'agit de l'Europe.

Mon vote au référendum pour le traité de Maastricht (question 64)

Nous étions à Mauves le jour du vote. Il était hors de question que je ne votasse point. J'aurais voulu voter blanc mais, comme chacun le sait, en France les bulletins blancs ne sont pas décomptés à part comme le voudrait l'exercice d'une saine démocratie. On ne décompte que l'agrégat des "blancs et nuls". Quel scandale au pays des Droits de l'homme, ou plutôt de la proclamation des Droits de l'homme !

J'ai donc décidé de faire passer un petit message par le biais d'un bulletin présenté approximativement de la façon suivante :

OUI à l'Europe supranationale et à la monnaie commune, mais

NON à l'Europe des bureaucrates,
NON à l'Europe des fonctionnaires irresponsables,
NON à l'Europe de Jacques Delors,
NON à l'Europe de Maastricht,

J'ai donc préparé ce bulletin à Mauves, je suis parti de très bonne heure pour Versailles, j'ai déposé mon bulletin dans l'urne et je suis rentré à Mauves pour y déjeuner en famille. Nous étions le 20 septembre 1992. J'espérais naïvement qu'un scrutateur avisé serait frappé par le caractère original de ce bulletin et que j'aurais les honneurs, sinon de la presse nationale, du moins de la presse locale. Hélas, il n'en a rien été.

Ici s'achèvent les cinq compléments signalés par des renvois à l'annexe dans mes réponses aux questions 16, 26, 27, 54 et 64. Voici enfin le dernier complément, à savoir celui que j'ai annoncé dans le préambule de mon annexe.

Mon itinéraire pendant la guerre (questions 30,31 et 32)

C'est à propos des différentes étapes de cet itinéraire que je me suis livré aux développements les plus fournis. Je les ai fractionnés chronologiquement sous une série de petits sous-titres, spécialement à l'intention des amateurs de détails. Leur lecture n'a rien de vraiment indispensable. Je pense en effet que l'ensemble de mes réponses, assez nourries, au questionnaire de l'Université satisfera de façon suffisante la curiosité de beaucoup de ceux qui m'auront fait le plaisir d'en prendre connaissance.

En Angleterre :

J'ai commencé mon instruction militaire comme canonier de deuxième classe, sous la férule de sous-officiers de carrière dont plusieurs revenaient de l'expédition de *Narvik*. Cette instruction nous était dispensée de façon plutôt... énergique, de manière à créer chez nous un certain nombre d'automatismes indispensables. Dans l'ensemble je n'en garde pas un mauvais souvenir et c'est le plus souvent dans la bonne humeur que nous participions aux instructions répétitives, à la manœuvre à pied, aux revues de détail, aux inspections tatillonnes d'armes et de paquetages, aux corvées, dont certaines nauséabondes, etc.

Pour citer un cas concret, le respect des traditions de l'armée française nous amenait de temps à autre à devoir faire nos lits "au carré" ce qui donnait incontestablement une belle allure à nos chambrées, mais ce qui nous obligeait à défaire puis à refaire entièrement nos lits au moment de nous coucher. Les militaires et anciens militaires le savent bien et me comprendront. Si l'après-midi avait comporté des exercices physiquement fatigants nous n'étions pas ravis de retrouver nos modestes

couches hors d'état de nous procurer dans l'immédiat le repos auquel nous aspirions et estimions avoir droit. Mais cela faisait partie de notre "dressage".

Au début nous étions matériellement bien installés dans un camp de l'armée anglaise, *Delville camp*, situé près de *Farnborough*, au Sud-Ouest de Londres. Peu de français savent qu'une abbaye bénédictine sise dans cette petite ville abrite les restes de Napoléon III, de l'impératrice Eugénie et du Prince impérial. C'est durant notre séjour à *Farnborough* que nous avons été passés en revue par le général de Gaulle et le roi George VI sur le *Parade ground* de notre camp.

Par parenthèse j'avais été condamné à faire, quelques jours auparavant, le tour du dit *Parade ground* mon mousqueton sur l'épaule droite, au pas de gymnastique, à la suite d'une petite maladresse que j'avais commise lors d'un exercice de manœuvre à pied. Cette punition était épuisante. Je soufflais, je serrais les dents, me disant que j'allais bientôt m'évanouir, ou au moins m'affaler hors d'haleine. Fort heureusement le maréchal des logis qui nous encadrait s'était aperçu qu'il m'avait infligé une punition excédant mes capacités musculaires et respiratoires et il m'avait remis au pas cadencé normal. Il est vrai que j'étais plutôt fluet à l'époque et physiquement moins résistant que la majorité de mes camarades.

Nous ne sommes pas restés très longtemps à *Delville camp*. Nous avons ensuite été hébergés tant bien que mal dans des maisons réquisitionnées dans le bas de la ville de *Camberley*, dans le *Hampshire*. C'est là qu'un soir où nous écoutions la radio française nous avons entendu un rappel adressé solennellement et nominativement à ceux des candidats aux grandes écoles qui ne s'étaient pas encore présentés aux oraux. Je ne me rappelle plus de quel châtement nous étions menacés si nous n'obtempérons pas immédiatement.

Par contre, ce que je me rappelle parfaitement, c'est l'immense éclat de rire qui a parcouru notre chambrée lors de cette annonce. Ce point d'histoire des mentalités est à mon avis fort intéressant. Cela veut dire en effet que notre départ de France était considéré par nous comme une coupure, sinon définitive, du moins abyssale. Nous étions passés dans un autre monde. Nous avions changé d'univers. Que signifiaient ces interpellations surannées et dérisoires en matière d'examens, alors que nous n'avions qu'une idée en tête, poursuivre la guerre aux côtés des anglais ?

Après quelques semaines de cet hébergement temporaire nous nous sommes transportés non loin de là sur un plateau où s'achevait la construction d'un nouveau camp à peine en mesure de nous accueillir, fait de modestes baraques cylindriques en tôle ondulée. Là, l'inconfort était total, le plateau était mal drainé, nous pataugions dans la boue et nous gelions dans nos chambrées. Comme j'étais le plus jeune, mes camarades avaient eu le mauvais goût de me nommer chef de chambrée, fonction qui comportait plus d'inconvénients que de gloire.

En plein hiver, lorsque nous devions partir de bonne heure pour un service en campagne nous savions que nous trouverions les tracteurs remorquant nos pièces refusant obstinément de démarrer. Nous devions alors nous lever très tôt dans le froid glacial de nos baraques, charger nos poêles de morceaux de bois récoltés çà et là (parfois par des moyens inavouables) puis faire chauffer de l'eau pour dégeler nos moteurs. Nos sous-officiers, qui avaient le plus souvent servi dans l'artillerie

hippomobile, pestaient en nous expliquant qu'avec des chevaux nous serions partis depuis longtemps pourvu qu'ils eussent été correctement ferrés à glace.

Notre entraînement était physiquement plutôt rude. Je me rappelle une certaine école à feu à *Salisbury plain*, par très grand froid. Je faisais fonction d'artificier, posté en arrière et sur la gauche de notre pièce de soixante-quinze. Je devais présenter au chargeur les obus que me passaient les pourvoyeurs, après en avoir débarrassé l'ogive d'une sorte de capuchon muni d'un anneau pour pouvoir y visser la fusée. Un de ces anneaux, dans lequel j'avais passé l'index, s'étant entr'ouvert, je m'étais entaillé le doigt et je me suis mis à saigner assez abondamment. De plus j'avais les mains pleines de la graisse que je devais utiliser pour le vissage des fusées.

Nous étions au début du tir et, du fait du recul, la bêche de notre pièce s'enfonçait progressivement dans la terre, ce qui fait que la bouche du canon s'était bientôt trouvée à la hauteur de mes oreilles. La sèche détonation du départ de chaque coup augmentait inexorablement et il est arrivé un moment où le bruit est devenu vraiment insoutenable. J'en aurais crié de douleur. Il n'était pas question de reculer le caisson ce qui eût ralenti notre cadence de tir. Je ne pouvais qu'essayer de me boucher les oreilles à chaque départ avec mes mains grasses et engourdis par le froid, dont l'une continuait à saigner. On comprendra que je n'étais plus très présentable à la fin du tir...

Le soir venu notre chef de corps a prescrit le rassemblement de notre batterie et est venu exprimer son mécontentement sur la façon dont nous avions manœuvré. Nous avions opéré comme des débutants malgré la formation que nous avions reçue. Que donnerions-nous au feu ? Qu'allait-on pouvoir faire d'incapables de notre acabit ? Nous écoutions cela au garde-à-vous, profondément déçus. Puis le rassemblement terminé nous avons eu droit aux sarcasmes de nos sous-officiers. J'ai développé un peu longuement ce mauvais souvenir, car si j'en évoque pas mal de bons dans la suite de mon récit, cela ne veut pas dire que tout a toujours été facile pour moi durant ces longues années de guerre passées hors de France.

Un premier contingent d'artilleurs nous avait quittés en automne pour l'Afrique, en vue de l'expédition (manquée) de Dakar. Restant en Angleterre, un bon nombre de mes camarades et moi avons poursuivi notre instruction dans un peloton d'élèves brigadiers, puis à partir du début de 1941, et à la suite d'une sélection portant sur notre culture générale, dans un peloton d'élèves aspirants. Là notre enseignement s'est diversifié et a comporté une partie théorique de grand intérêt, l'artillerie étant réputée, comme l'on sait, arme "savante".

Je m'étais pris de passion pour la topographie. J'avais même inventé une nouvelle méthode de relèvement, cette opération consistant à déterminer graphiquement la position que l'on occupe dans la nature en visant trois repères, clochers, cheminées d'usines ou autres, dont on connaît les coordonnées. Je me hâte de préciser que nous sommes ici en pleine histoire ancienne, les satellites vous disant aujourd'hui où vous êtes à quelques mètres près, sur terre ou sur mer, pourvu que vous disposiez du matériel permettant de les interroger.

Je reviens à ma méthode, qui m'avait valu une lettre de félicitations, datée du 15 avril 1941 et que j'ai soigneusement conservée. Ma méthode y est qualifiée de "simple, élégante et rapide", ce qui était flatteur pour moi, mais je doute qu'elle ait jamais été incorporée dans les instructions officielles car son emploi nécessitait une

confiance absolue, voire aveugle, dans les propriétés de la géométrie euclidienne et elle était moins "visuelle" et donc plus difficile à apprendre et surtout à retenir que le procédé traditionnel, beaucoup plus concret.

A la fin de notre peloton la quasi totalité de mes camarades est partie pour l'Afrique équatoriale et j'ai eu la grosse déception de me trouver au nombre des quelques aspirants maintenus sur place, peut-être au vu de leur âge ou d'un développement physique jugé encore incomplet. Ou peut-être parce que l'on pensait avoir besoin d'eux en Angleterre, mais j'en doute un peu, du moins en ce qui me concerne, car l'affectation que j'ai reçue à ce moment là ne me paraissait pas correspondre à une nécessité impérieuse.

J'ai en effet été nommé responsable du quatrième bureau de l'état-major du colonel commandant *Old dean camp*, à savoir du bureau chargé du matériel. J'avais donc un titre, mais en réalité pas grand chose à faire. A vrai dire, je ne me souviens même plus de quoi je pouvais bien m'occuper toute la journée... Je me rappelle seulement que j'avais dans mon champ d'activités le garage du camp, géré de main de maître par un adjudant du train infiniment plus compétent que moi dans ce domaine et s'en rendant parfaitement compte. C'est dire que ma position n'était guère confortable.

A vrai dire ma position dans ce secteur était même franchement inconfortable et j'ai très vite découvert que l'exercice du commandement pouvait ressembler dans certains cas, mais fort heureusement dans certains cas seulement, à la traversée pieds nus d'un pré rempli de chardons. Cela dit j'ai éprouvé à d'autres moments de grandes satisfactions, et même de grandes joies dans la pratique du commandement ou dans l'exercice du rôle de formateur. Il en a été de même plus tard, tout au long de ma carrière civile.

D'Angleterre en Nouvelle-Calédonie :

Et tout d'abord, pourquoi cette destination ? Parce que la Nouvelle-Calédonie avait rallié la France Libre du fait d'une décision de son gouverneur général de l'époque, un métropolitain, et que le général de Gaulle devait se poser des questions sur les véritables sentiments de la population locale. Il avait donc nommé un de ses compagnons de la première heure, le capitaine de vaisseau Thierry d'Argenlieu « Haut commissaire de France pour le Pacifique ». Etait-ce à cette occasion que ce dernier avait été promu contre-amiral ? Peut-être. Il serait facile de vérifier ce point de fait.

Chargé de cette mission délicate l'amiral d'Argenlieu avait souhaité s'entourer de quelques jeunes officiers dont le loyalisme à l'égard du général de Gaulle ne faisait pas de doute, pour compléter un encadrement militaire local dont les sentiments gaullistes ne présentaient peut-être pas nécessairement les mêmes probabilités. Du moins est-ce ainsi que je voyais les choses, et que je continue à les voir. Quatre d'entre nous sont partis dans ces conditions : un jeune sous-lieutenant d'active frais émoulu de Saint-Cyr dont j'ai rapidement, puis définitivement, perdu la trace ; l'aspirant Edmond Barzilai qui a été tué en décembre 1944 lors de la prise de Strasbourg ; l'aspirant Gérard Wlérick, fils du sculpteur Robert Wlérick, normalien, savant astronome, membre de l'Institut, et moi-même. Gérard Wlérick et moi nous revoyons régulièrement depuis plus d'un demi-siècle, et toujours avec intérêt et plaisir.

J'ai d'innombrables souvenirs de notre long voyage qui a duré deux mois mais beaucoup de ceux-ci sont purement anecdotiques. Les relater les uns après les autres augmenterait de façon inconsidérée le volume de la présente annexe, et m'écarterait de son axe principal, à savoir de l'évocation de mon existence de militaire pendant ces années de guerre. Aussi vais-je me contenter d'un récit très simplifié, tant de ce voyage que des suivants. Peut-être en 2003 ou en 2004 trouverai-je le temps de coucher ces souvenirs par écrit, mais il s'agira alors d'un document *quérable*, c'est-à-dire que je ne l'adresserai qu'aux personnes qui m'en feront la demande, et non de façon systématique aux destinataires de mon texte d'aujourd'hui.

D'après mes états de service il semble bien que ce soit le 1^{er} septembre 1941 que l'amiral d'Argenlieu et sa petite suite se sont embarqués pour la Nouvelle-Calédonie, au départ de Liverpool. Nous l'avons fait sur le *Cap des palmes*, un cargo bananier qui était donc un navire relativement rapide pour un bâtiment de commerce. Ce *Cap des palmes* avait été promu « croiseur auxiliaire » grâce à l'installation symbolique d'un vieux canon sur son gaillard arrière et d'une mitrailleuse antiaérienne à l'avant. Nous sommes partis en convoi vers l'Ouest avec une flotte importante de navires marchands qui se dirigeait vers le Cap et qui faisait un large détour l'éloignant des côtes de l'Europe par crainte des sous-marins allemands.

Nous nous sentions relativement bien protégés par les escorteurs du convoi, bien que ce dernier ne progresse pas très vite. Or notre première escale prévue était la Jamaïque, où nous avions à nous ravitailler. Un soir, en plein milieu de l'Atlantique, nous avons donc quitté le convoi, conformément à l'arrangement prévu avec son commandant et nous avons navigué seuls, comptant sur notre propre vitesse pour diminuer les risques d'une rencontre malencontreuse.

J'ai dit que je ne donnerais pas de détails sur cette traversée mais je vais tout de même faire une brève entorse à ma promesse, en disant que je me rappelle encore (ou que je crois me rappeler...) le changement du ronronnement de la machine, qui est soudain monté de plusieurs tons lorsque nous avons quitté notre escorte. Nous étions à ce moment au carré des officiers et nous nous sommes regardés les uns les autres, peut-être pour nous rassurer mutuellement, mais aussi pour nous confirmer qu'embarqués sur le même bateau (*sic*), nous allions tous partager le même sort, quel qu'il soit.

Après notre arrêt à la Jamaïque nous avons traversé le canal de Panama puis nous avons fait plusieurs escales dans le Pacifique : les Marquises, Tahiti bien sûr, Bora-Bora, peut-être une des autres îles Sous-le-vent, les Fidji où l'amiral souhaitait prendre contact avec son homologue anglais, et enfin les Nouvelles-Hébrides qui étaient alors sous *condominium* franco-britannique. A partir de là nous avons mis le cap sur Nouméa où nous sommes arrivés, je pense, début novembre.

En Nouvelle-Calédonie :

Nous avons lâché Gérard Wlérick à Papeete car il avait été affecté à la petite batterie côtière qui défendait le port. Edmond Barzilaï, lui, avait très vite été affecté à l'Etat-Major du Haut-commissaire, ce qui par parenthèse le remplissait d'aise, puis plus tard s'était occupé du chiffre. J'ai moi-même été tout de suite envoyé à la batterie côtière du *Ouen-Toro*, sur un promontoire situé à quelques kilomètres de Nouméa. La

batterie dominait ainsi le lagon, très large à cet endroit, de sorte que pour nous le récif et la passe l'interrompant se situaient presque à notre horizon.

Cette batterie était armée de deux canons modernes de six pouces de fabrication anglaise, tandis qu'en divers autres points de la côte, en face de points stratégiques, subsistaient de grosses pièces de faible portée et à affût fixe, complètement rouillées, dont l'installation devait dater de la fin du dix-neuvième siècle. Nos pièces anglaises pouvaient au contraire battre le lagon sur un large secteur, mais leur portée n'était pas suffisante pour atteindre la passe du récif. Je ne pense pas trahir un secret militaire en le rappelant. Il en résultait qu'après l'attaque de *Pearl Harbor* (7 décembre 1941), si les japonais étaient venus jusque là, ils auraient pu entrer dans le lagon après en avoir tranquillement déminé la passe, il leur aurait été facile de maintenir leur flotte hors de notre portée et il nous auraient pulvérisés en quelques minutes. Nous en étions parfaitement conscients. Fort heureusement la bataille aéronavale de la *Mer de corail*, gagnée par les anglo-américains (4-8 mai 1942), inversa le cours des événements.

Notre batterie était alors sous le contrôle tactique d'un petit détachement d'artilleurs australiens dont le rôle était de former le personnel français destiné à prendre leur suite, ce qui s'est fait de façon progressive, puis définitive après une école à feu probatoire quelques mois plus tard. Bien entendu je participais activement à cette formation, sur un matériel tout nouveau pour moi, mais ma reconversion s'est effectuée rapidement et sans difficulté majeure.

J'entretenais de très bonnes relations avec mes collègues australiens. J'admirais beaucoup leur esprit de discipline et la confiance absolue qu'ils avaient dans les instructions qu'ils avaient reçues ainsi que dans leur règlement de tir. Il se trouve que j'avais découvert dans ce dernier une petite erreur, je la leur avais montrée et ils l'avaient reconnue, mais ils m'avaient tout de même déclaré que si les circonstances les amenaient à devoir mettre en application ce point de règlement erroné, ils le suivraient à la lettre puisqu'il s'agissait de *King's Regulations* et qu'ils devaient à celles-ci une obéissance absolue. *Perinde ac cadaver* auraient-ils pu dire, car ils auraient dû mourir d'inanition autour de leur pièce, la stricte application de leur règlement fautif les engageant dans une sorte de mouvement perpétuel inefficace et sans issue.

Dans le même ordre d'idées, chaque soir l'officier de service avait à remplir une feuille de calculs pour déterminer quelles corrections devaient être appliquées aux éléments de pointage des pièces, compte tenu des conditions météorologiques du moment (orientation et vitesse du vent, température, pression barométrique, etc.). Je m'étais vite avisé du fait que l'on pouvait très rapidement arriver au résultat au moyen de cercles de carton concentriques convenablement gradués, à faire pivoter les uns par rapport aux autres pour obtenir le cumul des corrections nécessaires.

Aussi dès que nous étions en possession du bulletin météo, j'évaluais les corrections à faire au moyen de mon modeste appareil en moins d'une demie minute, je les inscrivais sur un bout de papier, et je les passais à mon collègue australien qui, au bout de cinq ou dix minutes, ne pouvait que constater leur coïncidence avec les résultats de ses propres calculs. Ses camarades et lui reconnaissaient l'ingéniosité de ma méthode mais se refusaient énergiquement à l'utiliser. Pourquoi ? Mais voyons, parce que les *King's Regulations* n'en prévoyaient pas l'emploi ! Sans doute ai-je tort d'ironiser car la discipline de l'armée anglaise a fait magnifiquement ses preuves en maintes circonstances.

Que dire encore de ce séjour au *Ouen-Toro* ? Que j'y ai vu passer une terrifiante queue de cyclone mettant à mal la longue hutte où logeaient nos canonniers canaques. Que j'y ai fait un essai de conduite de motocyclette qui m'a très vite amené au milieu d'un fourré dont je n'aurais jamais pu sortir sans l'aide de mes braves canonniers indigènes. Que j'ai eu à y signer une demande de permission d'un canonnier européen venu de la brousse, comme l'on disait là-bas, « pour vente de bétail et... pour parler de mariage ». Mais avant de redescendre en plaine, ce dont je vais rendre compte dans un instant, je voudrais encore citer l'histoire du canonnier N*** dont le cas m'intriguait car son maréchal des logis chef de pièce ne voulait jamais lui attribuer le poste de tireur.

Je lui en ai un jour demandé la raison. « Mais mon lieutenant », m'a-t-il répondu, « c'est parce que le tireur doit afficher la hausse, que celle-ci peut atteindre 16 000 yards, que N*** ne sait compter que jusqu'à 11 ou 12 000 et qu'après il panique ». Le plus surprenant pour moi était le parfait naturel avec lequel le maréchal des logis m'avait rendu compte de la limitation des capacités arithmétiques de son subordonné. Mais, à la réflexion, pourquoi n'aurait-on pas le droit de ne savoir compter que jusqu'à douze mille ? De toutes façons j'ai commencé à comprendre que tout le monde n'avait pas le cerveau câblé de la même façon...

J'en viens à ma descente en plaine. Un beau jour de 1942 nous avons vu arriver dans le port de Nouméa une immense flotte de navires américains acheminant les moyens en personnel et en matériel nécessaires à l'implantation dans l'île d'une importante base arrière pour la poursuite des opérations dans le Pacifique. Sur la rade où d'habitude ne se voyaient que quelques cargos, dont ceux du *Nickel*, et certains jours l'hydravion de la *Panair*, on découvrait maintenant des dizaines de navires. Un grand aérodrome était créé au Nord de Nouméa, la population de l'île augmentait dans des proportions considérables, il s'agissait en somme d'un véritable bouleversement de la vie de cette ancienne colonie dite de peuplement.

Les américains ayant bientôt installé une batterie de défense côtière de puissance supérieure à la nôtre et non loin de celle-ci, il a été décidé en haut lieu de leur laisser l'usage de nos pièces de six pouces et de nous reconvertir dans l'artillerie de campagne. Nous avons établi nos quartiers dans le lycée de Nouméa, tout près de la mer et non loin de la résidence du Haut-Commissaire. Il a fallu reprendre l'instruction de A à Z sur des canons de campagne anglais ressemblant de loin à nos 75 et dont je ne me rappelle plus s'il s'agissait d'*eighteen* ou de *twenty-five pounds*. Quoiqu'il en soit nous partagions notre temps entre les exercices dans la cour du lycée et les services en campagne pour des durées variables.

Nous avons fait quantité de choses intéressantes sur le plan technique. Comme avant la guerre les Japonais avaient des exploitations minières dans le sud de l'île, et que leur matériel avait été mis sous séquestre, nous avons pu en réquisitionner une partie. Il s'agissait en particulier d'instruments de topographie de haute qualité grâce auxquels j'ai pu faire exécuter divers travaux avec une extrême précision. Nous avons ainsi créé une piste au profil savamment calculé pour pouvoir déplacer commodément notre batterie dans une région assez sauvage. Nous avons organisé des écoles à feu au bord de plages avec tir à vue sur des cibles remorquées par un canot à moteur.

Notre opération la plus spectaculaire a sans doute été notre simulation de tirs antichars. Nous avons pour cela mis en place une voie ferrée Decauville en pente

comportant plusieurs virages. Nous faisons dévaler sur celle-ci un wagonnet porteur d'une silhouette de char en contreplaqué qu'il s'agissait d'atteindre à vue. Quelle fierté pour le chef de pièce et pour son équipe quand la cible était atteinte grâce au coup d'œil et à la virtuosité des uns et des autres ! Quels énormes éclats de rire de la part de nos joyeux canonnières canaques !

Les mois passaient ainsi. Certes je me perfectionnais dans les connaissances théoriques et dans la pratique de mon métier d'artilleur, mais en même temps je rongais mon frein. En effet ce n'était pas en premier lieu pour acquérir ce type de formation, encore qu'elle me fût nécessaire, que j'avais quitté la France. J'émettais donc périodiquement et sous la forme réglementaire des demandes d'envoi sur un théâtre actif d'opérations. Mais rien ne venait. J'observais autour de moi des mouvements d'officiers isolés, les uns arrivant, d'autres repartant. Quand serait-ce mon tour ?

Dans le cours de ce long séjour en Nouvelle-Calédonie j'ai vu arriver d'Angleterre mon frère Jacques et quelques uns de ses camarades qui venaient d'être promus aspirants à leur sortie de l'Ecole des Cadets de la France libre. Bien que mon frère soit fantassin, et souvent en brousse, je le revoyais de temps à autre lors de ses passages en ville et nous passions de bons moments ensemble. Lui aussi souhaitait être affecté à un théâtre actif d'opérations. Il se trouve que sa demande a été honorée avant la mienne. Il a en effet été affecté à l'encadrement d'un renfort pour le Bataillon d'infanterie de marine du Pacifique, le B.I.M.P., de glorieuse mémoire, et de ce fait il a fait une guerre beaucoup plus active que la mienne.

Enfin un ordre de mutation me concernant m'est parvenu mais ce n'était pas celui que j'attendais avec tant d'impatience. Il m'était en effet enjoint de rejoindre Madagascar ! Mon premier mouvement a été de considérer qu'il s'agissait d'une mauvaise plaisanterie, puis en y réfléchissant, et en me disant que j'allais considérablement me rapprocher de l'Europe en longitude, sinon en latitude, j'ai décidé de faire contre mauvaise fortune bon cœur. Il n'était d'ailleurs pas question que je fisse quoi que ce soit d'autre !

De Nouméa à Tananarive :

Ce sont de nouveau mes états de service, si bien tenus à jour par l'administration militaire, qui me rappellent avec précision la date de mon embarquement : le 24 juin 1943. Quelques officiers isolés, dont mon camarade Edmond Barzilaï et moi, avons pris place sur un transport de troupes américain. Celui-ci nous a débarqués à Melbourne au terme d'une courte traversée sans histoire, sinon que le roulis très ample et très lent de ce grand navire peu chargé dans les fonds était assez désagréable à supporter.

A Melbourne, un officier français de liaison est venu nous dire, absolument consterné, que la suite de notre voyage n'allait pas pouvoir s'effectuer comme prévu, par suite de je ne sais plus quel concours de circonstances, et que nous allions devoir passer plusieurs semaines en Australie. Nous-mêmes, je veux dire Barzilaï et moi, aurions été également très déçus si nous nous étions trouvés en cours d'acheminement vers une unité combattante. Mais ce n'était pas le cas. Aussi avons-nous pris les choses du bon côté et nous nous sommes dit que ces vacances forcées et inattendues allaient nous faire le plus grand bien.

Cela a été le cas. Notre séjour en Australie a duré deux mois que nous nous sommes efforcés de passer de façon active, et même sportive par moments durant cet hiver austral, car nous n'avons pas été tenus de rester constamment à Melbourne. Nous avons pas mal circulé en Nouvelle Galles du Sud. Puis notre officier de liaison a pu trouver pour nous un nouvel embarquement et nous sommes alors partis pour l'Afrique du Sud à bord d'un minéralier norvégien. A la différence de notre transport de troupes américain, ce cargo très alourdi dans ses fonds, était le siège d'un roulis rapide et brutal. Nous nous y sommes heureusement assez vite habitués car notre voyage a été interminable : peu après le départ un de nos deux moteurs est en effet tombé en panne et nous avons traversé l'océan indien à une vitesse de l'ordre de six nœuds. Nous étions un peu enrégés en arrivant à Durban.

Là, nouvelle attente, mais moins longue que la précédente. Il nous fallait trouver un navire en partance pour « La Grande île ». Nous étions encasernés dans une partie des immenses baraquements que les anglais avaient dû construire pour leurs troupes en transit vers le Moyen-Orient et qui étaient alors à peu près vides. Ce n'était pas spécialement gai. Enfin nous avons pu nous embarquer, cette fois sur un bateau de tout petit tonnage qui après avoir traversé le canal de Mozambique a fait escale à Tuléar et nous a finalement débarqués à Majunga.

Il ne nous restait plus qu'à rejoindre Tananarive, ce qui nous tout de même pris trois jours, à bord de camions embarquant chacun un passager à côté du chauffeur et roulant souvent sur de mauvaises pistes. Nous étions blancs de poussière et morts de chaleur à l'arrivée car nous nous trouvions à ce moment au début de l'été austral. Ce long voyage est sans doute celui à propos duquel j'aurai le plus de choses à raconter si j'arrive à en écrire un jour le récit, comme je l'ai déjà dit.

A Madagascar :

Barzilaï et moi avons été rejoints par Wlérick, mais je ne me rappelle plus à quel endroit. Dans quelles conditions avait-il quitté son île enchantée ? Je ne m'en souviens pas davantage et il faudra que je lui pose la question. Nous sommes cette fois restés tous les deux ensemble jusqu'à notre arrivée à la 1^{ère} D.F.L. à l'automne 1944, tandis que Barzi nous avait quittés avant notre départ de Madagascar. Nous ne l'avons plus jamais revu puisqu'il a été affecté à la deuxième D.B. et qu'il a été tué lors de la prise de Strasbourg à la fin de l'année 1944.

A Madagascar j'ai été affecté à l'Etat-major d'un groupe d'artillerie et je m'y suis vite familiarisé avec l'ambiance et les traditions de l'arme que l'on appelait alors « Artillerie coloniale » et pour laquelle on en est revenu aujourd'hui à l'appellation « d'Artillerie de Marine » datant de sa création. C'est ainsi que lorsque l'on voulait honorer l'arrivée ou le départ d'un camarade, le trompette de service sonnait successivement « Aux officiers », « A l'abreuvoir », et « Au trot », ce qui voulait dire qu'il fallait se diriger rapidement vers le mess du quartier pour y prendre un verre.

C'était là une des façons de maintenir l'esprit de corps de cette arme. J'ai pu constater que ce souci perdurait, lorsque j'ai été représenter l'Association des Amis de la Fondation de la France Libre, comme Vice-Président de sa section des Yvelines, à un rassemblement de « marsouins » et de « bigors » qui s'est tenu au Cimetière colonial de

Nogent-sur-Marne puis au Fort neuf de Vincennes, il y a quelques mois. L'hymne des troupes de Marine y a été chanté en chœur et conclu par l'acclamation traditionnelle :

« Et nom de Dieu... Vive la Coloniale ! »

Bien que mon affectation à Madagascar m'eût physiquement rapproché des théâtres d'opérations en cours, j'avoue que je me sentais encore plus loin de la guerre qu'en Nouvelle-Calédonie, car dans la Grande île je menais, contraint et forcé, une vie de garnison sans grand relief. J'ai parlé du quartier d'artillerie. Il était situé à quelques kilomètres du centre de Tananarive, où je logeais dans un grand hôtel. De bonne heure le matin, mon ordonnance m'amenait mon cheval au pied de l'escalier qui descendait vers la ville basse et je me rendais au quartier, après avoir fait quelques tours de carrière à l'hippodrome, puis je prenais mon service à la suite d'un copieux complément de petit déjeuner pris au mess. Un car nous ramenait en ville à l'heure du déjeuner. J'en profitais pour faire étape à la piscine où j'étais parvenu à faire quotidiennement mille mètres de crawl, puis le déjeuner débouchait sur la sacro-sainte sieste obligatoirement pratiquée sous les tropiques.

Ces activités annexes se conciliaient cependant très bien avec un service assidu. Je me rappelle que j'avais en particulier été chargé de l'instruction en topographie d'un peloton d'élèves sous-officiers. J'ai eu aussi à me familiariser avec les divers modes de transmission de l'époque. J'étais arrivé à un niveau convenable de vitesse d'émission et de réception de l'alphabet Morse (si je suis un jour frappé d'aphasie, j'espère que ma famille se rappellera que c'est de cette façon que je tenterai de communiquer avec elle, au moyen de clignements de paupière ou de pressions de main). J'ai eu également à développer l'appareillage de simulation de tir utilisé au quartier.

Un officier tchèque nous avait donné quelques leçons de "combat sans armes" et là je n'étais pas bien fameux. Il fallait aussi s'occuper d'administration et là j'étais meilleur. Il était important de bien distinguer parmi les hommes de troupe les "indigènes" et les "européens", beaucoup de ces derniers n'ayant jamais franchi l'équateur (du Sud vers le Nord) mais tenant leur statut d'un privilège accordé à certaines tribus sous l'Ancien régime pour avoir été coopératives avec des navigateurs en difficulté.

Notre entraînement sportif n'était pas négligé. Je me rappelle m'être douloureusement écrasé les talons en sautant dans une fosse lors d'un "parcours du combattant". Par contre j'avais été assez content de la façon dont j'avais participé à une marche de soixante-dix kilomètres effectuée en trente-six heures. Tout cela représentait toutefois des activités de routine ne demandant pas des prodiges d'imagination.

Plus fertiles en incidents divers étaient nos services en campagne, et nos écoles à feu entre Tananarive et Antsirabé, à Ambatolampy, je crois. Il fallait faire preuve d'imagination pour les résoudre, mais lorsqu'ils naissaient de l'inertie dont les malgaches faisaient preuve de temps à autre, nous n'arrivions pas toujours à nos fins. Je me rappelle par exemple qu'après le départ d'un chef d'escadron connaissant bien la colonie, son remplaçant nouvellement débarqué avait voulu s'affirmer en imposant diverses réformes. Il avait par exemple décidé que le départ pour l'école à feu se ferait dorénavant une heure plus tôt que d'habitude. Or ce mouvement se faisait par le chemin de fer à voie étroite se dirigeant vers le Sud de l'île.

Le jour venu nous étions là à l'heure dite, mais bien entendu le train n'y était pas. Le chef de gare avait en effet jugé dans sa sagesse malgache que l'heure traditionnelle convenait parfaitement et qu'il n'y avait pas la moindre raison de la modifier. C'est avec un calme parfait qu'il avait accueilli l'algarade du chef d'escadron, qu'il devait considérer *in petto* comme un dangereux énergomène, un trublion, voire un *clamosissimus turbator*, car celui-ci le semonçait d'une voix tonitruante. Je me rappelle encore la noblesse du geste du chef de gare lorsqu'il avait fait passer le pan de son *lamba* au-dessus de son épaule avant de donner à ses employés les instructions nécessaires pour former le train. Une scolie a ici sa place, à l'intention des personnes ne connaissant pas Madagascar : le *lamba* est cette très longue écharpe blanche que portent traditionnellement les malgaches par dessus leurs vêtements.

Mais ce n'est pas pour faire des observations d'ethno-psychologie, ni même pour me perfectionner dans diverses disciplines annexes du métier d'artilleur, que je m'étais engagé en juin 40. Aussi une de mes premières démarches en arrivant dans la Grande île avait-elle été de faire de nouveau passer par la voie hiérarchique une demande officielle d'affectation à un théâtre actif d'opérations. Et cette fois ma demande a été honorée, mais seulement au bout d'un an ce qui m'a demandé beaucoup de patience car je voyais les événements se précipiter. J'étais encore bloqué à Tananarive lors de la libération de Paris, ce qui me faisait gros cœur.

De Tananarive au front des Vosges :

Le 11 septembre 1944 je m'envolais enfin, à bord d'un DC3 militaire en compagnie de Wlérick. Comme l'aérodrome était à la même altitude, assez élevée, que la ville de Tananarive, le décollage de l'avion ne pouvait se faire que si les passagers et leurs bagages n'étaient pas trop lourds, d'où pesée préalable de ceux-ci. De plus, juste avant le décollage, le pilote nous avait demandé de nous serrer le plus possible vers l'avant de l'appareil pour en alléger la queue, ce qu'il nous avait été facile de faire du fait que l'avion n'était équipé que de sommaires banquettes de bois disposées dans le sens de la longueur du fuselage. Pittoresque et archaïque souvenir !

Nous avons mis quatre jours pour atteindre Alger, ce qui nous a permis d'admirer du ciel les grands lacs africains, puis la forêt vierge, la savane et enfin le désert. Nous avons passé à Alger quelques jours dont je ne garde pas un très bon souvenir. La ville était très encombrée de militaires. Nous étions logés dans de médiocres hôtels. Un rationnement assez sévère se faisait sentir. Il amenait les mères de famille admises au mess des officiers à récupérer un peu honteusement les restes de leurs repas dans leurs sacs pour améliorer l'ordinaire de leur progéniture.

Puis nous sommes assez vite partis par le train pour Oran, où nous avons retrouvé des officiers de la 1^{ère} D.F.L., c'est-à-dire appartenant à la division à laquelle nous étions affectés. Ils n'avaient pas suivi la progression de leur division, qui après son débarquement à Cavalaire puis la libération de Lyon était parvenue au Sud des Vosges, car ils avaient été blessés ou s'étaient trouvés malades et achevaient leur convalescence. Nous étions logés avec eux dans un camp poussiéreux situé aux portes d'Oran. Je me sentais assez petit garçon à côté de ces camarades qui, eux, avaient participé à de vraies opérations, mais qu'y pouvais-je ? D'ailleurs ils avaient la gentillesse de me considérer malgré cela comme un des leurs.

De plus j'ai retrouvé là, non sans émotion, des membres du bataillon du Pacifique qui connaissaient mon frère Jacques et qui l'aimaient bien, en particulier le futur général Bellec. Grâce à ces contacts j'ai commencé à percevoir l'ambiance très entraînante et pleine de rudes et glorieux souvenirs qui était celle de la 1^{ère} D.F.L. Mais les jours passaient. De temps à autre j'allais voir du côté d'un aérodrome américain s'il n'y aurait pas pour moi une possibilité de traversée improvisée de la Méditerranée. Ces démarches avaient l'avantage d'occuper mon temps mais n'avaient pas la moindre efficacité. Après plusieurs semaines un ordre d'embarquement sur un transport de troupes nous est enfin parvenu.

Arrivé à Marseille j'ai pu joindre un collègue d'un de mes oncles qui avait séjourné dans cette ville comme médecin psychiatre, mais qui l'avait quittée depuis un certain temps. Grâce à cette relation professionnelle j'ai pu avoir quelques nouvelles de ma famille paternelle, et j'ai ainsi appris le décès de mon grand-père Duchêne en 1943. Mon ami Wlérick a appris, lui, le décès de son père. C'est dire si les nouvelles que nous avions des nôtres étaient réduites. Après un très bref séjour à Marseille Wlérick et moi avons pu nous incorporer à une colonne qui remontait la vallée du Rhône et ainsi avons-nous rejoint notre régiment, le 1^{er} R.A. de glorieuse mémoire, au Nord de la trouée de Belfort.

En Haute-Saône :

Affecté à la 4^{ème} batterie du 2^{ème} groupe de mon régiment, j'ai rejoint mon unité qui était en position en Haute-Saône, quelque part entre Lure, Melisey et Ronchamp. Le P.C. de la batterie avait été installé dans l'échoppe d'un sabotier et comme le terrain était très argileux et qu'il pleuvait pas mal une réquisition du stock de sabots avait judicieusement été effectuée (avant mon arrivée). Le spectacle de la batterie en sabots lors des rassemblements quotidiens était pittoresque et les « garde-à-vous » provoquaient un bruit de claquettes du plus curieux effet. On ne parlait pas de la Haute-Saône dans le régiment, mais de la Haute-Patate, ce qui était très bien trouvé au vu des labours gras et humides qui nous entouraient, et de la glaise qui collait à nos semelles.

Comme le Bataillon du Pacifique faisait partie de la 1^{ère} D.F.L. j'ai pu joindre mon frère Jacques au téléphone et lui annoncer mon arrivée dans le secteur. Par la suite je ne l'ai revu physiquement qu'un très petit nombre de fois et jamais pour bien longtemps, par exemple au cours de déplacements de la Division. Pour la petite histoire je signale que lors des échanges téléphoniques ou par radio nous portions par sécurité des noms de code et que le mien était... Dandy.

Les batteries d'artillerie de campagne fonctionnaient à l'époque avec trois officiers : un capitaine commandant la batterie, un lieutenant de tir et un officier orienteur. Nouveau venu, je me suis bien entendu vu confier le troisième rôle, celui d'orienteur, qui était alors tenu par un de mes camarades de la taupe de Bayonne. Peu après mon arrivée il a été procédé à une vérification en vraie grandeur de mes capacités en matière de réglage de tir. Mes coups portaient enfin sur des positions allemandes : j'attendais cela avec une grande impatience depuis près de quatre ans. Au vu du rapport qui lui a été fait, mon capitaine, René Messenger, X34, mort pour la France le 21 novembre 1944, a jugé que je pouvais être intégré à la batterie et j'ai donc

commencé à assurer mon service, tantôt sur la position, tantôt à l'observatoire, mon prédécesseur ayant alors quitté la batterie pour une autre affectation.

Comme on vient de le voir, c'est quelques semaines seulement après mon arrivée que j'appris, lors d'un de mes retours de l'observatoire, la mort de mon commandant de batterie. Celui-ci était parti en reconnaissance avec une petite équipe qui avait été la cible de tirs sporadiques, nécessitant sa mise à l'abri dans un trou d'obus. Tous étaient accroupis et ont vu soudainement leur compagnon s'effondrer après un impact pourtant relativement lointain : un petit éclat d'obus venait de lui trancher la carotide, tandis que tous les autres étaient indemnes. Ce capitaine était un militaire de carrière, servant dans la Coloniale. Je crois me rappeler qu'il était célibataire.

C'est sans doute à ce moment là que Jacques de Courlon, notre aîné d'une vingtaine d'années, qui avait été un de nos instructeurs à Camberley et qui nous intimidait beaucoup, a pris le commandement de la batterie. Je cite son nom car je l'ai revu à de nombreuses reprises après la guerre et parce qu'à partir de mon mariage (en 1956), notre ménage et le sien se sont liés d'une véritable amitié. Nous voyions Jacques de Courlon et Claude, sa femme, tantôt à Paris, tantôt en Haute-Savoie, à Saint-Nicolas-de-Véroce où Claude avait fait transporter et reconstruire un joli chalet ancien dans lequel nous avons fait plusieurs séjours.

Je reviens à la quatrième batterie. Elle avait combattu à Bir-Hakeim et les pièces portaient les noms d'officiers tombés lors de ce combat héroïque dans le désert en mai et juin 1942 : celui de l'aspirant Rosenwald, un de nos camarades de Camberley, ou celui du capitaine Gufflet, membre de la grande famille bien connue à Versailles, dont la veuve est la marraine du 1^{er} R.A.M.A., le premier régiment d'Artillerie de Marine, qui a succédé au 1^{er} R.A. et avec lequel notre Amicale est toujours en rapports.

J'ai parlé des pièces de ma batterie. Elles étaient, comme il se doit, au nombre de quatre, mais relativement espacées les unes des autres dans la nature, ce qui était nouveau pour moi et nécessitait des procédures de réglage de tir *ad hoc*. Il s'agissait de canons-obusiers américains de 105 à flèche ouvrante. Contrairement au 75 les obus n'étaient sertis sur les douilles qu'au moment de leur chargement, de manière à ce que l'on puisse régler les charges en éliminant un nombre déterminé de gargousses lors des tirs plongeants. Cela aussi était nouveau pour moi et donnait une marge de réglage des tirs bien supérieure à celle du tir nécessairement tendu des 75.

Si je cite cette particularité technique, c'est aussi parce qu'elle assurait un certain confort à mes braves canonnières. Ceux-ci logeaient sous la tente, tout près de leurs pièces, et à l'approche de l'hiver ils commençaient à avoir froid pendant la nuit. Aussi s'étaient-ils avisés qu'en mettant un petit sachet de poudre excédentaire au fond d'une douille déjà percutée, il suffisait d'une allumette pour voir se dégager instantanément dans la tente une grosse et agréable bouffée de chaleur.

Cela m'avait spécialement frappé car mon grand-père Duchêne me racontait avant la guerre qu'à Châteauvillain, lors du passage des Prussiens en 1870, les gamins du village et lui avaient mis le feu à un tas de gargousses de poudre déposées dans un coin du village par les artificiers d'Outre-Rhin. Il en était résulté non pas une bouffée de chaleur, mais un énorme et fugace brasier qui leur avait roussi les sourcils d'où de vigoureuses corrections parentales. Ces enfants avaient-ils fait cela par patriotisme ou

par jeu ? Je n'ai jamais posé la question à mon grand-père, de sorte que l'hypothèse du patriotisme reste grande ouverte.

Revenons une fois de plus à la quatrième batterie. Le front était temporairement stabilisé dans notre secteur, mais nous avons tout de même à effectuer quelques tirs de temps à autre. Ce calme relatif m'a permis de prendre une brève permission pour aller revoir ma famille à Versailles. Emouvants instants, comme on peut facilement l'imaginer. J'avais quitté ma mère dans l'ignorance du sort de mon père, je la retrouvais veuve. Toute la fratrie avait grandi. La petite Anne-Marie découvrait enfin ce grand frère inconnu dont elle avait tant entendu parler. On comprendra que je ne m'attarde pas davantage sur l'évocation de ces souvenirs très personnels.

De retour à mon régiment j'ai assez vite appris que nous allions quitter le front des Vosges et que nous allions participer à une opération de dégagement de la poche de La Rochelle, encore tenue par les Allemands qui en fait y sont restés jusqu'à l'armistice. Je suis donc parti vers l'Ouest le 12 décembre 1944.

Devant La Rochelle :

J'ai été chargé de préparer le cantonnement de ma batterie à Blaye, où nous devons faire étape avant de prendre position plus au Nord. Pourquoi nous faisait-on descendre si au Sud ? Je n'en sais trop rien. Je suis donc parti en avant, avec ma jeep et mon chauffeur. Il n'était pas question de faire le voyage dans la journée. C'est à Angoulême, je crois, que j'ai eu droit à un billet de logement dans un hôtel bondé, de sorte que j'ai dû prendre place dans une chambre comportant deux lits de ménage dont l'un déjà occupé par deux militaires et le second par un aviateur, lequel m'a déclaré non sans humour « Mais monsieur prenez donc place : nous n'attendions plus que vous ».

Nous ne sommes restés que quelques jours à Blaye, où la batterie a pu goûter un repos bien mérité. Lors de nos habituels rassemblements quotidiens, j'avais l'impression que l'effectif de ma batterie fondait quelque peu entre le début et la fin de la réunion. Or nous tenions ces rassemblements dans une cour bordée par des chais. J'ai fini par comprendre que le maître de chai entrouvrait de temps en temps sa porte et faisait subrepticement entrer quelques canonniers du dernier rang pour leur offrir une petite dégustation : après tout, ils le méritaient bien, après le froid et l'humidité endurés au pied des Vosges.

Nous sommes ensuite remontés vers le Nord et comme l'offensive en direction de La Rochelle paraissait reportée *sine die*, Jacques de Courlon et moi avons pu bénéficier d'une permission pour rejoindre la région parisienne. Nous sommes partis en jeep, après y avoir attelé une remorque bourrée de victuailles diverses, achetées localement sans la moindre difficulté. Nos familles respectives, qui subissaient un sévère rationnement depuis des années, croyaient rêver en nous voyant arriver chargés de cette façon.

Vers le milieu de cette brève halte à Versailles, un avis du ministère de la Guerre m'est parvenu, m'enjoignant de rejoindre d'urgence mon régiment sans attendre la fin de ma permission, et de le rejoindre... en Alsace ! En effet, la contre-offensive allemande dans les Ardennes nécessitait l'intervention sur ce front de la deuxième D.B. qui se trouvait alors en Alsace. La 1^{ère} D.F.L. avait pour nouvelle mission de l'y

remplacer, d'où l'annulation de l'opération projetée en direction de La Rochelle et le retour hâtif de la division sur le front de l'Est.

En Alsace :

J'ai donc rejoint le P.C. de mon régiment à Obernai, et de là j'ai été dirigé vers ma batterie qui était en position le long d'un canal à l'est du bourg de Sand. Le mois de janvier a été pour nous particulièrement rude. D'une part le froid était très rigoureux. D'autre part, et c'est là le plus important, le front qui avait été assigné à la D.F.L. était excessivement long et donc difficile à tenir en face d'allemands restés combattifs. Plusieurs tirs de contre-batterie nous ont atteints, mais j'y ai personnellement échappé, me trouvant en général aux observatoires. Il n'en a pas été de même pour mon bon camarade Michel Faul, un ancien de notre peloton d'élèves aspirants de Camberley, qui a été tué lors d'un de ces tirs. J'ai alors été amené à le remplacer comme "lieutenant de tir" de la batterie.

Mais je viens d'anticiper un peu. Comme observateur j'ai eu un jour à exercer mes fonctions en haut d'un château d'eau où il y avait pas mal de monde et il se trouve que j'y ai vu arriver André Malraux, en colonel de F.F.I., sale et fatigué, son inévitable cigarette au coin des lèvres, demandant comment pourraient être ravitaillés et hébergés ses hommes complètement épuisés. Le regretté Pierre de Boisdelfre a eu la gentillesse d'évoquer cet épisode, à ma demande, dans la dédicace qu'il m'a donnée de son excellent livre sur Malraux. Il était en effet venu présenter son ouvrage l'an dernier à une réunion de l'Académie de Versailles et sa brillante prestation avait été très appréciée.

J'ai eu aussi à régler un tir sur un bâtiment dont on craignait qu'il ne fût occupé par des allemands. Or ce bâtiment se trouvait en plaine dans un secteur coupé de bois, de sorte que j'ai dû m'approcher jusqu'à quelques centaines de mètres de mon objectif pour pouvoir opérer utilement. D'autre part j'étais exactement dans l'axe de ma batterie, de sorte que j'ai vérifié avec un soin extrême le calcul des éléments de tir que j'ai envoyés par radio. Puis tandis que j'avais les yeux rivés à mes jumelles mon brigadier de tir m'a transmis l'indication traditionnelle de « Coup parti » donnée depuis la pièce.

J'avoue que les trente ou quarante secondes suivantes nous ont paru bien longues, à l'un comme à l'autre. Puis j'ai entendu le sifflement de l'obus qui passait juste au dessus de nos têtes et j'ai observé le premier impact, lequel correspondait assez bien à mon attente. A partir de là, achever de régler le tir n'était plus qu'une opération de routine à laquelle j'étais bien entraîné.

Je ne me rappelle plus à quelle date précise nous avons reçu l'ordre de quitter notre position de batterie. Mon meilleur point de repère est que la température s'était considérablement radoucie. Cela a son importance car comme nous étions au bord d'un canal dont l'eau montait du fait de la fonte des neiges, je me suis rendu compte que nous risquions d'être pris par l'inondation si nous attendions l'heure fixée pour le départ. J'ai donc alerté l'échelon supérieur que j'ai eu beaucoup de mal à convaincre : cas classique d'incompréhension par l'Etat-major des problèmes réels "du terrain". L'ordre m'est enfin parvenu, mais de justesse, car l'eau continuait à monter.

Comme le terrain était spongieux, situé en contrebas d'une petite route et au niveau même du canal, les manœuvres d'attelage des pièces à leurs camions ont très vite transformé notre position en un bourbier épouvantable. Le dernier camion, tractant la dernière pièce, n'a pu sortir que tiré par l'avant-dernier qui par miracle avait réussi à rejoindre le sol ferme. Nos dernières destinations en Alsace ont été les abords de Sélestat puis Sainte-Marie-aux-Mines..

C'est cette fois l'acheminement de ma batterie vers sa nouvelle position qui a fait problème. Nous avons cantonné dans la ravissante localité de Dambach-la-ville et nous avons été magnifiquement traités par les familles alsaciennes qui nous hébergeaient. Le départ était prévu pour le lendemain matin à 10h00. La batterie était fin prête. Tous avaient l'œil vif, sans doute ragaillardis par un ou deux petits verres de *schnaps* accompagnant un solide en-cas matinal après les libations de la soirée précédente. Soudain, contre-ordre : nous ne partirions qu'en début d'après-midi, et comme de nouveau il faisait froid, chacun devait retourner dans son cantonnement respectif.

Ce retour avait dû être accompagné de nouvelles libations, car les hommes me paraissaient très excités, pour ne pas dire plus, au moment du vrai départ. Et puis il s'était mis à neiger, ce qui allait compliquer notre déplacement car celui-ci devait se faire par de toute petites routes. Pour comble d'infortune nous devions sortir de la ville par une petite porte fortifiée suivie d'un virage serré, de sorte que les camions attelés n'arrivaient pas à passer. Il fallait donc dételer les pièces, faire passer les camions, puis faire passer les pièces à bras et enfin les atteler à nouveau, toutes ces manœuvres prenant du temps et étant ponctuées de cris et de jurons. Quant à la neige, elle tombait de plus en plus fort et le ciel s'assombrissait d'heure en heure.

Je revois encore un vieux maréchal des logis de la Coloniale, que je vais appeler Julien pour les besoins de mon récit, se présentant devant moi en se frappant la poitrine et me disant : « Mon lieutenant, la pièce à Julien elle restera sur la route, Julien il conduira pas sa pièce dans la m...., non, Julien il ira pas dans la m...., mon lieutenant, il ira pas, etc. ». Je tentais de le calmer en lui disant, « Mais non, Julien, vous connaissez bien votre métier, je compte sur vous, je ne suis aucunement inquiet ». Je l'étais tout de même pas mal...

Je suis parti en tête, ainsi que je devais le faire, pour aller reconnaître la position que devait prendre ma batterie. La route était glissante et la visibilité très mauvaise du fait des bourrasques de neige qui se succédaient sans cesse. A peine parvenais-je à apercevoir la voiture qui me suivait immédiatement. Et à l'arrivée, j'ai eu un coup au cœur : il n'y avait personne derrière cette deuxième voiture. La batterie semblait avoir disparu dans la nature. Et puis voici qu'une pièce est arrivée, puis une autre quelque temps après, et ainsi de suite jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Chacun avait son histoire à raconter, à dire combien de fois il avait fallu sortir à bras et à l'aide des treuils les pièces ayant glissé dans les fossés, à expliquer comment chacun avait réussi à retrouver son chemin, etc. Nous avons pris position aux abords de la ville de Sélestat et dès le lendemain matin a commencé pour nous une grosse préparation d'artillerie devant concourir à la réduction de la poche de Colmar.

Je recevais mes ordres depuis l'observatoire et j'organisais le tir de mes pièces en conséquence. Les salves se succédaient avec rapidité de sorte que les munitions que

nous transportions avec nous avaient vite été épuisées. Une véritable *noria* de camions avait été organisée pour nous en apporter sans cesse de nouvelles et également pour remporter les caisses vides qui s'amoncelaient sur la position. L'activité de tous, servants des pièces et chauffeurs, était intense. Les tubes des pièces étaient brûlants et le vacarme assourdissant. Est-ce à cette occasion que ma courbe d'audition a commencé à présenter le « syndrome de l'artilleur et du chasseur » dont la présence m'a été révélée il y a quelques années ? Ou est-ce depuis l'école à feu de *Salisbury plain* durant l'hiver 40/41 que j'ai évoquée plus haut ? Je ne le saurai jamais.

Cette préparation massive d'artillerie est restée pour moi un souvenir mémorable. Elle l'a été certainement beaucoup moins pour les anciens de la batterie qui en avaient vu bien d'autres, et dans des circonstances bien plus difficiles. C'est à partir de cette opération que nous avons été envoyés au repos à Sainte-Marie-aux-Mines où nous avons été très bien accueillis par la population. Je savais comme tout le monde que "l'oisiveté est la mère de tous les vices" et j'avais à cœur que ma batterie au repos ne donne pas aux habitants le spectacle déprimant de militaires désœuvrés traînant en ville. Aussi m'étais-je efforcé de maintenir mon personnel occupé, avec l'aide d'un adjoint et de sous-officiers qui partageaient mes vœux.

Cela commençait par des séances de gymnastique matinale puis se poursuivait par des perfectionnements de formation pour ceux qui en avaient besoin car les effectifs de la batterie avaient été partiellement renouvelés au début de l'hiver, par des temps d'entretien et de révision du matériel, des inspections diverses, des marches dans la campagne voisine, etc. Mes logeurs me disaient le plaisir qu'ils avaient à voir évoluer cette troupe française disciplinée, eux qui n'avaient eu que trop longtemps le spectacle des activités de l'armée allemande d'occupation.

Nous en étions arrivés au moment où la Première armée commençait à pénétrer sur le sol allemand, ou se disposait à le faire, et là coup de théâtre : la D.F.L. n'en serait pas. Le général de Lattre de Tassigny avait en effet jugé que la division était fatiguée, que son matériel était usagé, et qu'il valait mieux l'affecter à une opération de moindre envergure. La déception des plus anciens était immense et je les comprenais parfaitement, bien que n'ayant moi-même rien à dire puisque j'étais tout nouveau dans ce corps d'élite. Voilà pourquoi nous avons pris la direction, non pas de l'Est, mais des Alpes, et je vais en expliquer la raison.

Dans les Alpes Maritimes :

Lors du rattachement de la Savoie à la France par le traité de Turin, en 1860, en échange du soutien apporté par la France à l'unité italienne, le roi Victor-Emmanuel II, grand chasseur, avait demandé à Napoléon III que la frontière s'écarte en un certain point de la ligne de crête pour suivre la vallée de la Haute-Roya, de manière à lui assurer la conservation de ses terrains de chasse du Mercantour. Ainsi en avait-il été décidé. En 1945 il était apparu normal que cette région francophone revînt à la France et le général de Gaulle a voulu qu'une action militaire soit menée dans ce secteur. Était-ce absolument nécessaire ? Brigue et Tende ont été rattachées à la France en 1947 à la suite de référendums lors desquels les populations concernées ont clairement manifesté leur désir de rejoindre leur véritable patrie.

L'opération a hélas été meurtrière. Plusieurs centaines de morts et de blessés sont tombés dans ce secteur, du fait qu'il a fallu déloger, en les attaquant à contre-pente, les italiens et les allemands solidement retranchés dans des forts établis sur la ligne de crête. C'est ainsi que mon frère Jacques a été tué le 10 avril 1945 lors de l'attaque (victorieuse) du massif de l'Authion, moins d'un mois avant l'armistice. Une relation détaillée de cet événement et de son contexte a été faite par mon oncle le contrôleur général Jean Hauser à l'aide de documents que je lui ai fournis. De nombreux membres de ma famille en ont été destinataires.

Pour ma part j'avais été promu commandant de la quatrième batterie par intérim, Jacques de Courlon ayant reçu une autre affectation à la fin des opérations que nous avions menées en Alsace. Je n'ai guère de souvenirs de notre long déplacement vers le Sud. J'en ai davantage de notre itinéraire montagneux au nord de Nice, par la vallée de la Tinée, en direction de St-Sauveur-sur-Tinée puis d'Isola. C'est dans cette région que j'ai eu à occuper une position de batterie dont les emplacements de pièces, creusés avant la défaite de 1940, étaient tout prêts à nous accueillir. Peut-être existent-ils encore.

Comme je l'ai déjà expliqué nous avions la possibilité d'effectuer des tirs plongeants ce qui était absolument nécessaire du fond de la vallée encaissée où se trouvaient les pièces. Mais encore fallait-il régler ces tirs. J'ai eu à le faire du haut d'un observatoire situé en altitude. Il faisait très froid. Je me rappelle avoir passé une nuit dans une sorte de casemate dont le sol était couvert d'une épaisse couche de glace. Bien que nous nous y trouvions à plusieurs, la glace avait à peine fondu le lendemain matin. Tout au plus avait-elle pris l'empreinte de nos hanches à travers les tapis de sol que nous avions prudemment emportés dans nos sacs.

La mission de ma batterie était d'effectuer à vue des tirs de diversion sur des postes ennemis que l'on apercevait à la jumelle dans les pentes situées en face de l'observatoire, sans doute du côté du col de la Lombarde. Le réglage de ces tirs sporadiques était facilité par le fait que l'arrivée des coups laissait sur la neige de grands cernes noirs qui en permettaient facilement le repérage. Ces tirs avaient surtout pour objectif d'empêcher les allées et venues d'un poste à l'autre. J'ai eu aussi à faire une prospection d'autres sites d'observatoires pour le cas où nous aurions à changer d'objectif.

C'est durant cette période que j'ai rencontré les courageux chasseurs alpins dont j'ai parlé dans ma réponse au questionnaire de l'Université de Montpellier (question N° 42). C'est également à ce moment que j'ai appris la mort de mon frère et mon chef de groupe, le commandant Morlon, a estimé avec beaucoup d'humanité que c'était à moi d'en avvertir ma famille, de sorte que j'ai fait un aller et retour en direction de Paris et de Versailles. On comprendra que je ne m'attarde pas sur le souvenir que je garde de cette mission ô combien douloureuse.

Si je cite le nom du commandant Paul Morlon, X33, c'est parce que sa famille a publié récemment les notes qu'il avait prises tout au long de sa carrière militaire, sous le titre *Les souvenirs d'un officier d'artillerie coloniale*, et que l'on découvre dans ce livre rempli de notations pittoresques l'ambiance régnant avant et pendant la guerre dans cette arme de "l'Artillerie coloniale" si souvent mentionnée dans mon récit.

Epilogue :

Après notre intervention dans les Alpes nous avons été mis au repos sur la côte méditerranéenne, à Cagnes-sur-mer. C'est à Cannes que ma batterie a participé à un défilé de la Victoire, sous les acclamations d'une foule enthousiaste. J'ai eu le loisir de visiter divers sites de cette belle région, beaucoup moins envahie de constructions qu'aujourd'hui. J'ai eu l'occasion de survoler la rade de Nice dans un *Piper-cub*, un de ces petits avions biplace à partir desquels s'opéraient certains réglages de tirs lorsque la maîtrise de l'espace aérien permettait de le faire. J'ai eu aussi à pas mal œuvrer pour le maintien de la discipline, ce qui devenait une mission de plus en plus ingrate à remplir au fur et à mesure que l'on s'éloignait du temps des hostilités.

Par la suite la Division a fait mouvement vers le Nord et nous avons établi nos quartiers au bord de la Marne, non loin de Château-Thierry. Là encore il fallait maintenir le moral des troupes, mais cela était devenu plus facile du fait que l'effectif de la batterie avait été largement renouvelé par l'arrivée de jeunes recrues, et que l'instruction de celles-ci occupait l'encadrement et les anciens de façon satisfaisante. Les semaines s'écoulaient tranquillement puis est arrivé le mois de juillet.

Le 14 juillet 1945, vers deux heures du matin, j'ai rassemblé ma batterie après que camions, pièces et mousquetons aient été mis la veille dans un état de présentation impeccable. J'ai pris avec ma jeep la tête du convoi et nous nous sommes dirigés vers Paris. Nous avons bientôt rencontré d'autres unités faisant de même. Puis le jour s'est levé. Nous avons mis un certain temps à gagner l'emplacement que nous devons occuper lors du défilé. Enfin, après une longue attente, nous avons descendu les Champs Elysées par un beau soleil et nous avons salué le général de Gaulle, debout dans sa tribune. Il rayonnait de fierté en voyant défiler les anciens de ces Forces Françaises Libres qu'avec tant d'opiniâtreté il avait peu à peu réussi à rassembler à la suite de son appel du 18 juin 1940.

Et il m'est apparu que l'évocation de cette magnifique journée pouvait constituer de façon appropriée le point final de mon récit.

F I N